

# ***Chatouiller le misanthrope***

bestiaire anthropomorphique

# chapitrages

## I.....4

<i>Chatouiller le misanthrope.....</i>	<i>4</i>
<i>EnosHam.....</i>	<i>5</i>
<i>Macabriotet.....</i>	<i>6</i>
<i>Surp.....</i>	<i>6</i>
<i>Monsieur chatouille.....</i>	<i>7</i>
<i>Iaïka &amp; Félicette.....</i>	<i>8</i>
<i>Monsieur Singe.....</i>	<i>8</i>
<i>Livraison des masses.....</i>	<i>9</i>
<i>Monsieur branche.....</i>	<i>9</i>
<i>Madame piaffe.....</i>	<i>10</i>
<i>Des ires &amp; obsession.....</i>	<i>11</i>
<i>Papy Savane.....</i>	<i>12</i>
<i>Monsieur sourit.....</i>	<i>12</i>
<i>croque- (m(isanthrope)o (nsieu)r) ((-cha)t (ouille)).....</i>	<i>13</i>
<i>Monsieur &amp; Madame Cygne.....</i>	<i>14</i>
<i>Tête-de-lit note.....</i>	<i>15</i>
<i>Loue des bois.....</i>	<i>16</i>
<i>Fourmir.....</i>	<i>16</i>
<i>Nous pigeons.....</i>	<i>17</i>
<i>Des blattes errent.....</i>	<i>18</i>

## - II -.....18

<i>Monsieur corne.....</i>	<i>18</i>
<i>Monsieur banane.....</i>	<i>19</i>
<i>Singer le misanthrope.....</i>	<i>20</i>
<i>Madame a régné.....</i>	<i>21</i>
<i>Lézards &amp; niés.....</i>	<i>21</i>
<i>D'yeux.....</i>	<i>22</i>
<i>Henriu.....</i>	<i>23</i>
<i>Monsieur vive.....</i>	<i>23</i>
<i>ce corps pion.....</i>	<i>24</i>
<i>monsieur toc.....</i>	<i>25</i>
<i>monsieur Monsieur.....</i>	<i>25</i>
<i>Heplague.....</i>	<i>26</i>
<i>en corbeau coût.....</i>	<i>27</i>
<i>la volonté de poisson.....</i>	<i>27</i>
<i>les lits massent.....</i>	<i>28</i>

- III - .....29

<i>Zoonivers</i> .....	29
<i>Un sou-venin</i> .....	30
<i>Sainte Jongle</i> .....	30
<i>Sole attitude</i> .....	31
<i>M. Haze</i> .....	32
<i>monsieur schtroumpf</i> .....	34
<i>Parce qu'espaces comptent</i> .....	34
<i>madame montre</i> .....	35
<i>Dronge</i> .....	36
<i>Thaïma</i> .....	36

- IV - .....38

<i>monsieur Bougon</i> <i>Monsieur est bougon</i> .....	38
<i>Masses de livraison</i> .....	39
<i>monsieur M'amuse</i> .....	40
<i>monsieur M'affame</i> .....	41
<i>monsieur M'étale</i> .....	41
<i>monsieur M'édite</i> .....	42
<i>monsieur M'est trop</i> .....	43
<i>messieurs les cas m'isolent</i> .....	45
<i>Carré d'os</i> .....	46
<i>Quinte de tous</i> .....	48
<i>Apex décimal</i> .....	50
<i>Vénération</i> .....	51
<i>Intermidial</i> .....	53

- V - .....54

<i>La conscience du spirographe</i> .....	54
<i>Sa barbe qui l'empêchait de sourire</i> .....	55
<i>Parfois il cueille des trèfles en passant sur l'autoroute</i> .....	56
<i>Chatoumouiller le misanthrope</i> .....	57
<i>L'amsanthrope</i> .....	57
<i>monsieur D'or</i> .....	59
<i>les arpenteurs de pierre</i> .....	60

- VI - .....61

<i>la gazette du misanthrope</i> .....	61
<i>debout monsieur</i> .....	63
<i>m comme singe</i> .....	64
<i>chatouilleur de buffle</i> .....	65
<i>monsieur mouche</i> .....	66
<i>papouiller le misanthrope</i> .....	66
<i>grassouillet le misanthrope</i> .....	67

## - VII - ..... 69

<i>affaire de singe &amp; autres bafouilles</i> .....	69
<i>mise en plan &amp; pousses de taupes</i> .....	72
<i>la mini saga du singe</i> .....	73
<i>mad jiggy zanthrop</i> .....	74
<i>monsieur sinche</i> .....	75

## - VIII - ..... 76

<i>derrière la trace du vent</i> .....	76
----------------------------------------	----

# I

## *Chatouiller le misanthrope*

C'est quatre pauvres singes qui se tournent le dos.

Dieue les a mis là et ils ont l'air bougons. Ils sont posés sur leurs derrières, les jambes en accoudoirs et les poings repose-menton. Leurs lèvres de primates expriment un renflement mécontent, et au dessus, un coup des sourcils froncés, un coup des narines pincées. Mais toujours, ce soupir qui semble émaner d'eux. L'un pète ; sans lui accorder un regard au quart retourné, l'autre se bouche le nez, lève les yeux aux ciel ou se couvre les tempes d'un air exaspéré. L'un s'enlève une puce ; il la jette dans le tas de trois derrière lui et l'autre se met à se gratter... S'intéresser à l'angle mort de derrière, c'est frauduleux pour les singes. Le faire, déjà, pose un effort moral autant que physique, bien trop déroutant pour leur permettre d'oser assez fréquemment. Le faire en même temps qu'un autre, et regretter la honte qui en découle, c'est juste ce qui mène à nouveau à l'état de bougonnerie ambiante lorsqu'ils scrutent chacun droit devant eux, sans se voir. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que Dieue les a disposés dans une pièce carrée, invisible de leurs yeux, et qu'ils en occupent chacun un des coins, face à l'angle. Les singes sont misanthropes ; ils n'aiment pas ce qui a la forme d'un humain. De près ou de loin, ils ne peuvent pas les saquer, comme ils ne peuvent plus se saquer eux-mêmes. C'est pour ça qu'ils ruminent dans leur angle, le dos voûté et la tête creusant d'un mouvement boudeur, ce qui fait foi dans leur immobilisme. Dieue les a mis là pour rigoler un peu. Voir ce qui adviendrait si on mettait toutes les forces opposantes dans un bocal. Eh bien, elles s'isoleraient aux quatre cardinaux. Ces directions données par leurs regards restent relativement méthodiques, pourrait-on se dire puisqu'elles couvrent la totalité régulière de l'environnement. Mais aucune ne se permet hélas de profaner une autre, et c'est le défaut des misanthropes. Placez-les dans un espace clos, vous pouvez être sûr que la sauce ne va pas monter... elle va macérer et pourrir. Les singes grognent, ils grommellent. Rien ne les motivera à se déplacer vers un autre ; après tout, à quoi cela sert-il ? Autant rester assis planté là, pour Dieue-ne-sait quelle raison éphémère ou seulement ponctuelle.

## *EnosHam*

"- Oh tiens, encore un jet privé de pauvre.

Regarde-moi ça, il est tout pimpant ! C'est à se demander comment ils font pour passer inconitos, ces pauvres, hein ? Non, moi je dis qu'on leur explique pas assez que vivre c'est pas très bon pour eux, dans ce monde évolué. Faut qu'ils arrêtent.

Bin ouais, nan mais regarde moi ces finitions. Dès le début tu remarques que ça traîne dans les aéroports de dernière zone. De la crasse, du gras, de la poussière, et pourtant. Pourtant il est tout pimpant le jet, et ce qu'il y a de plus navrant dans tout ça c'est que le type qui le pilote va s'en plaindre toute sa vie, et plus il va rager pour lui ou pour les autres, et plus les fientes vont s'accumuler sur son pare-brise de coucou précoce.

En vrai, hein, heu... il va s'en plaindre, gémir à en mourir, et finalement, justement, en mourir. Sérieusement, les gens crèvent de tout un tas de situations, et la pauvreté est un phénomène de divergence sociale qui tourne à l'aigre, moi je dis. Quand tu vois qu'il faut payer pour être riche, payer pour être pauvre, payer toujours plus ou moins selon où tu nais, et il n'y a que des facteurs que tu ne maîtrises pas qui font que tu te retrouves au volant d'un jet ou d'une planète... Mais quoi alors ? Le problème ne vient pas du fait que le type au jet va se plaindre toute sa vie de sa situation, comme le type à la planète ; non, le problème vient du fait qu'au moins l'un des deux a forcément raison de le faire à un moment donné. Lorsque le pauvre se plaint d'être pauvre, il a sûrement raison quand il entend les désagréments, plus que cela même, les freins à l'existence, qu'il rencontre par le fait même qu'il n'a pas accès à ce qui se transmet de plus capitaliste, c'est-à-dire les choses valorisées par chiffrage, autrement la plupart des trucs quantifiables, oui, tout le matériel, quoi !

Or donc, quand le monde physique ne supporte pas ses propres modalités individuelles, moi je dis que celles-ci évoluent ou disparaissent. Donc ce jet de pauvre incrusté de diamants, je veux bien qu'il atterrisse en antarctique pour combattre les effets perçus de sa pauvreté, mais ne venez pas me dire que tout se perd...

Et d'ailleurs, par contre, vous pourriez me dire que si la pauvreté se perd, alors... alors quoi ? Les riches vivront dans l'illusion ? Un peu plus, certes, quoique je n'en sais fichtrement rien. Mais au moins les pauvres seront moins nombreux à compter les diamants de leur jet privé. Et les riches pourront peut-être alors, et à ce moment là seulement, envisager de savoir quoi faire de leur planète. Bon, c'est la nôtre aussi, de planète, à nous qui venons en antarctique pour croiser les mêmes jets de pauvres que par chez nous, qui snobent d'un tourisme peu frileux les zones amorphes de l'humanité terrestre. En vrai, imagines... lorsque les pauvres seront encore plus forts et qu'ils occuperont toute la planète... Où se cacheront les timides riches qui n'ont pas le droit moralement consenti de s'occuper de leurs actionnaires ? Moi je sais pas, hein, mais à leur place je ferais un peu de nettoyage, voilà. Heu...

Un petit nettoyage de rien du tout hein, non, trois fois rien. Juste une histoire de nombres, mais comme personne n'aime les nombres, on voit pas le problème. Les taux par exemple, quand c'est pas entre un et cent, un pourcentage n'a généralement que peu d'impact. Alors imagine comparer les démographies, les spatialités, les déterminismes dans un référentiel terrestre tel que le nôtre... De quoi devenir fou ! D'ailleurs c'est pas sans raison que les types se plaignent d'avoir un jet privé de pauvre à diamants pour aller se les cailler en antarctique, on marche sur la tête sérieux, moi je te le dis... regarde ce réacteur complètement hallucinant.

Bref... ils sont où les pingouins ?"

## *Macabriolet*

Tandis que je m'exhume  
Du glas je me distingue  
Un zeste malassuré  
A l'amertume en reste  
Me sont poussés des zèles  
Pour fuir loin du bitume  
Avis à tous les zingues  
Je n'effleure que mes plumes  
Car les autres me disent dingue  
Et leur vol-à-l'enclume  
En lourd labeur du geste  
Ne saurait rendre pur  
Tout retourné de veste

## *Surp*

Mais arrête un peu avec ta fixation sur la surpopulation...

Déjà, y'a encore de la place. Donc le mot 'promiscuité', je vois pas pourquoi l'humain l'a inventé ni à quelle réalité il pourrait correspondre, si ce n'est, peut-être, à celle d'animaux entassés dans des résidences où ils ont le loisir de manger tranquillement dans leur petit logement individuel en attendant qu'on les mange...

Ensuite et pour rester sur le thème du comestible, je sais que c'est pas un argument qui concerne le débat, mais on pourrait largement nourrir toute la planète humaine, si on y mettait de la bonne volonté. Donc pareil, on est pas trop tant qu'on peut tous manger ! J'ai dit 'pouvoir', pas 'réaliser', hein ! Faudrait pas nous croire si intelligents qu'on saurait mettre en place des solutions à nos problèmes...

Par ailleurs, je vais pas glisser sur un hors-sujet, mais plus les pays sont développés, moins il y a de natalité. De fait s'il y avait risque de surpopulation, on s'en éloigne avec le temps, donc te prends

pas la tête à essayer de calculer une solution, elle arrive toute seule parce qu'on est des humains intelligents et à l'instinct infallible.

Bon, ok, la petite info chiffrée pourrait faire peur, mais c'est que des chiffres ça veut rien dire ! On a multiplié par sept notre démographie en cent ans après avoir passé le milliard, bin moi je dis c'est pas du tout la marque d'un défaut de gestion de l'effectif. Juste on se développe, on grandit, comme ça, parce que stagner c'est pas la vie...

Et t'es drôle, mais j'suis sûr t'aurais l'occasion d'avoir des mômes, toi aussi tu dirais bêtement oui en espérant qu'ils aient une meilleure vie que la tienne... Tu crois on va arrêter nos pulsions juste parce qu'un con pense que c'est un crime que de donner la vie ? Attends, laisse tomber, la joie d'avoir un gosse ne se compare pas à la petite tristesse adolescente qu'on passe assez vite quand on a les moyens de se voiler la face.

Encore, qu'on se plaigne de la file au supermarché, ok, mais surpopulation, tu déconnes sec ! Oui et le 15 aout on est un peu serrés, effectivement, mais qu'est-ce tu veux, c'est la faute au calendrier mouton ! Ok, six mois de ta vie au feu rouge quand t'habites en aggro, mais ça peut pas être lié aux nombres de gens voyons !

Et en vrai tout ça c'est du détail ! Je sais même plus comment te dire que tu as tort, après tout si l'humain était capable de croire aussi dangereusement, bin il parlerait quand même un peu plus lucidement des tensions entre les peuples qui se marchent dessus pour des territoires. Y'a pas de problème je te dis !

La preuve que c'est du détail et un faux problème : oh pis non en fait, ce soir j'ai pas trop la tête à réfléchir, je vais me poser tranquille devant la télé, ils passent un documentaire écologique et moi j'aime pas empiéter un peu sur la planète, alors je me sens concerné et je parlerai de l'émission, demain, à mes collègues de bureau, avec la certitude que j'ai apporté ma pierre à l'édifice.

Je te laisse, à plus ! Pis vraiment, te prends pas la tête à te demander quel nombre serait idéal. Au fond on s'en fout, non ? Le jour où il faudra réguler la population, on inventera bien des illusions pour manipuler les futurs parents. Pour l'instant, le mariage forcément amoureux c'est tout ce qu'on a et ça n'influe absolument pas sur la démographie ! Enfin pas trop, je veux dire, mais c'est pas ça le problème, je te dis... allez !

## ***Monsieur chatouille***

C'est un singe un peu bougon, il entre dehors de la forêt dans cette clairière, et il foule l'herbe haute. Il est un peu déstabilisé par l'ambivalent changement de visibilité. Dans les arbres il y a des obstacles au regard, mais il est au dessus des choses et peut les observer à loisir entre les branchages

et les feuilles. Mais là, au sol, l'herbe et la bassesse terrestre l'empêchent de voir autre chose qu'un ciel infini et intouchable, qui descend jusqu'à un horizon tout aussi infini et intouchable.

C'est alors que le singe un peu bougon se dresse devant un rocher posé là. Il l'escalade alors.

Dessus, la vue est étonnante. Un mélange des hauteurs de la forêt, et de la plénitude de la clairière. Il voit le ciel d'à peine en dessus d'en dessous, et il voit l'horizon. Il voit l'herbe sous lui, et ce qui s'y passe. Au loin la forêt a l'air si confinée. Il savoure, se délecte de cet espace infini. L'étendue de sa présence au monde est telle qu'il n'en a jamais aussi intensément ressenti.

Alors il en veut plus.

Il aperçoit au loin un rocher plus grand, et il se dit alors que tout sera mieux, une fois qu'il sera posé sur ce nouveau qui est beaucoup, beaucoup plus haut. Il descend et marche.

Le rocher est vraiment volumineux. Une fois arrivé en bas, il tourne autour pour envisager comment grimper. Et il lutte un peu dans la réalisation pratique. Finalement il envisage une voie et gravit la piste.

Mais arrivé en haut, une surprise. Un singe bougon observe la clairière, posé sur le haut du haut du rocher, et il est là, oui, bougon et là.

Pourquoi, Dieu ?

## *Laïka & Félicette*

C'est une chatte affalée sur le rebord intérieur de la fenêtre. Dehors, il pleut, il fait nuit, le tonnerre gronde et les éclairs viennent hanter les ombres.

Les gouttes de pluies renvoient aux larmes et à la douleur froide d'une solitude qui se résout avec une papouille pudique. La chatte a les yeux dans le vide derrière ses lunettes. Elle est tristement pensive, et un peu trop sérieusement à la recherche de joie. Elle rêve. Elle rêve de ce cocon dans lequel elle voudrait la sécurité de sa propre liberté. Car d'ambivalence elle se sent seule dans son château de pierre qui pourtant l'abrite de la pluie. Alors affalée sur le rebord intérieur de la fenêtre, elle souffle pour dessiner la buée. D'un doigt magique, elle trace quelque symbole d'une paix amoureuse. Elle lisse sa queue en plissant les yeux, d'un réconfort affalé.

Sur son écran tactile, des informations pas trop. Surtout des rapports humains, incarnés par une dynamique de partage enthousiaste, comme elle voudrait pétiller. Des photos de chiens au sourire soleil, un peu béats mais concrètement plus chaleureux que les montants d'acier de la fenêtre sur pluie.

## *Monsieur Singe*

C'est un singe.

Il est peut-être un peu bougon parce que il y a d'autres singes qui s'enlèvent les puces. Lui il n'a pas de puces. Jamais ne se gratte-t-il, jamais cela ne le démange-t-il. Quand il était petit, il a essayé d'imiter les comportements sociaux de son environnement, mais puisque celui de ceux-ci ne correspondait à rien pour lui, il s'est détourné de l'épucettement. Et d'un effet miroir, il n'a pas été sensible au début, à cette marque d'affection. Il n'a pas construit les liens émotionnels qui lient les singes pour qu'ils ne soient pas bougons.

Aujourd'hui, le singe décide de s'inventer des puces.

Il va voir un autre singe et lui cherche un peu maladroitement les insectoïdes... Rapidement, il en dénicher un, et bien après l'avoir désigné devant le singe, il tente de se le coller à la peau. Il écarte les poils de son torse et pose délicatement la bestiole sur un bourrelet. Un regard désappointé plus tard, et le singe tente d'aider le processus en appuyant avec le pouce, comme pour mieux intégrer la puce à l'épiderme.

A la place, une tache de cadavre tire une moue étrange aux deux singes.

Puis l'un, pas beaucoup plus ou moins bougon que l'autre, se détourne tout aussi mutuellement d'avec son compère, et ils repartent chacun chercher des puces aux autres ou rester bougon...

## *Livraison des masses*

C'est un singe un peu piéton.

Il est aussi un peu bougon, parce que les trottoirs sont exigus ; les routes sont austères et grises, et les voitures oppressent par des bruits de mort. Le singe ne se balance pas de liane en liane, il n'a plus que deux choix. Un sens du trottoir l'obligerait à foncer, irrémédiablement vers le bout de la rue, le croisement, la suivante, et la course, la course... L'autre sens du trottoir le ferait errer, balader, déambuler, au détour des méandres, des cartographies appliquées par des urbanistes architectes.

Et puis il est un peu plus bougon encore, parce qu'un caméleon est garé là, sur son trottoir. Et plus loin, une petite citazelle qui elle aussi, prend toute la place et l'empêche de passer. Alors le singe déborde sur la route, les épaules haussées et le torse provoqué.

Un éléphant ne se trompe pas trop à la klaxonner.

Une file de processionnaires s'amasse derrière lui, alors que le singe déborde, pédeusement, sans retenue autre que la nécessité. Il voudrait leur dire que c'est de la faute des trottoirs, des routes, des villes et des jardins ; que oui, il fait un peu chier son monde, mais que là il n'y a pas le choix, car une voiture bouche tout les passages. Ils n'ont qu'à le klaxonner lui, ce caméleon.

Où arrêter de se prendre pour des voitures.

## *Monsieur branche*

C'est un singe un peu bougon, il est sur sa branche.

L'arbre est grand, vaste, tentaculairement incident de multiplication de son unicité... Les feuilles vertement nervurées se télégraphent à l'oraison du jour sans cesse renouvelé, spirographe dessinant le point fixe d'un jeu de cercles imbriqués astralement... Et le singe observe le jeu sans en saisir toute la complexité.

Et puis sa branche frémit.

Un autre singe un peu bizarre s'approche. Il a un truc dans la main du pied, et il s'avance vers lui. Il le tient par une forme qui peut facilement s'empoigner, et qui continue sur un grand triangle tout fin et brillant comme des larmes, avec des dents de crocodile. Et alors ? Il se met à mordre la branche.

Au début les morsure bruitent. Ça grince, ça grogne, ça grugrute et ça vibre. Le singe ouvre des yeux mollement intrigués. A quoi servent donc ces inutilités ? Et puis une fente se dessine, ouvertement à venir, car s'intensifiant dans son être nouvellement créé par l'assise pondérée du singe, qui scrute alors le bizarre, interrogateur et presque courroucé.

Crac.

Le singe dégringole, puis se ramasse. Il grimpe à nouveau, pas vraiment satisfait que le triangle lui ait joué un mal de dos. Après tant d'effort, il lui faut une branche confortable afin de se reposer.

Mais l'autre singe bizarre apparaît encore, et il recommence. Grrri, grii...

Avant de tomber cette fois, le singe bougon saute de la branche qui elle, n'y échappe pas. Il sourcille le bizarre d'un regard froncé. Un silence grognon s'échange, et après un instant de réflexion, le bizarre se meut pendant que le bougon l'observe, immobile. Lorsqu'il le rejoint, c'est pour recommencer sa frénésie vibratoire, sur leur branche partagée.

La fente les sépare du risque, et le singe un peu bougon commence à voir la suite jusqu'à ce que s'épuisent les branches de la forêt...

Alors il descend et marche.

## *Madame piaffe*

C'est quatre singettes, elles sont pas vraiment bougonnes. Dieu les a mis en dehors de la pièce invisible aux singes bougons, et pendant qu'ils se tournent le dos, se maugréent des baragouinements, elles les observent de loin, sans être vues.

Les singettes n'observent pas que les singes qui s'aveuglent. Elles écoutent les oiseaux qui piaillent. Elle hument la terre qui sent. Elles retiennent leur attention pour le bourdonnement d'insectes qui viennent chatouiller les oreilles d'un singe un peu bougon. Il les chasse et ils s'enfuient.

Elles piaffent alors, de le voir si bougon face à ce qui paraît risible d'un point de vue naturellement karmique. Elles renvoient des odeurs de rire pour les plantes. Elles baffent quelque bourdonnement d'insectes un peu trop silencieux pour être à présent entendu au milieu des esclaffades écarquillées.

N'osant pas approcher, elles se signifient entre elles, et amplifient un doute étrange, celui de ne pas être ce qu'elles croient être. Des singes et des singettes, pourquoi pas après tout. Mais pourquoi sont-ils bougons ? Rire est tellement plus agréable. Alors les singettes restent à leur place, et demandent à Dieu d'ouvrir la boîte aux singes. Seraient-ils rieurs de ne pas être assis en coins d'eux-mêmes ? Elles-mêmes n'en savent rien, et de loin observent.

C'est alors qu'un petit singeonneau apparaît et se dirige vers la boîte aux singes. Les singettes attendries sont pourtant alertes, et toujours sans oser pénétrer la boîte de Dieu, elles auscultent le singeonneau se faire des papouilles par les singes qui sont un peu moins bougons.

Au bout d'un moment, une des singettes se lève et marche.

## *Des ires & obsession*

La colère l'a frappé, lui n'est que sa renommée.

Le chien a la queue qui frétille, le membre soit-disant heureux, la canne d'un aveugle, le bâton à chercher... En bref, il est la lance d'un faire-valoir de choses qui ne se disent pas. Une responsabilité ? Celle d'aller violer le chat, quoi qu'en dise le contrat, les coups de griffes, les effets de feulement et tout ce qui pourrait lui faire rentrer bredouille, et entre ses jambes, alors des c... Le chat s'en fout lui, il sait qu'il en aura, de quoi manger dans sa gamelle, les gamètes du mâle, en chien le chat ? Que s'il n'y voit pas d'inconvénient. Et sinon ? C'est qu'il est trop exigeant. Alors qu'en chasse est le chien, toujours à espérer, délivrer de la tour, ses injures qu'il répète, et qu'on lui prête en velours de l'interprète d'un discours de sourd. Non les testostérone ne prouvent que la nervosité et aucune de leurs raisons. Les autres hormones sont les douves de la madone, curiosité sans lacune de l'instinct. N'y a-t-il de courage à faire la cour depuis l'âge des courroux de nos mages, à l'oraison des mots pas trop sages...? Pourquoi diable à l'heure d'une peut-être revendication au pouvoir, le chat se permettrait encore son indifférence traumatisée, son dédain désintéressé ? Les choses changent, le chien. On verra demain le chat frétille de la queue. Le chien saura ronronner, et tout ce qu'il y a de plus soyeux. Lorsque leurs deux nez auront de quoi faire aucun envieux, c'est qu'ils seront au mieux de ce qui se fait dans les cieux de leurs yeux éclatants...

Désir de mon impulsion, je lui dois quelque incarnation.

La patte a fixé son empreinte. Le chien en chien. Le chat en chasse. Tout devient ce qui se déplace dans le destin de nos chars à ramasse-cher, qu'a massé l'entendement de votre atmosphère, un esprit vapoureux, félin et fait l'autre, canin et cas gigantesque. Tous les mots sont permis, tous le sont de tuer, et ce n'est pas jouer que de souffler les raisons de nos flibustions... Non, je crois vraiment, que le chat est feignant et favorisé par sa morphologie, pendant que le chien pue et moisit. Je suis persuadé que le chat attend sa croquette comme un drogué enfoncé dans son squat, et que le chien attend sa papouille comme un esclave sa gamelle. Oui je pense, le chat s'endort sur son succès en béton qui prend lentement, le chien vieillit de sa loyauté. Par exemple le chien et le chat, les ires des uns dans les urnes des autres...

Mais quoi alors. L'obsession d'un concept. L'humain. Celui qui fait que je ne sais pas pourquoi, mais si les géraniums meurent ce sera forcément de la part d'une humaité qui voulait conserver l'éternelle beauté. Le chien et le chat dans tout ça, ils poursuivent quoi ? La compagnie de deux lunes à l'espèce ? On se sent seuls, humains... les papouilles, c'est pas que pour les animaux.

Et si le chien pue et que le chat s'en lèche le minou... Bin c'est leur faute et pas la notre, hein ?

J'imagine que les perroquet enseigneraient la parole, que les crocodiles montreraient la tristesse ou pas, et que les moustiques ça gratte là où faut mettre le doigt.

Dans la prise.

Avec la langue.

De chien.

## *Papy Savane*

C'est un lion un peu bougon.

Il est un peu bougon parce qu'il est trop vieux pour le clan. Et puis comme ils l'ont viré, il profite plus trop du produit de la chasse, ni de la quiétude sécuritaire du regroupement social, ni de la présence rassurante des lionceaux. Alors il traîne, le lion bougon. Il traîne une patte qui fut à l'heure de baffes puissantes contre des ennemis presque imaginaires. Des buffles et des éléphants, des singes un peu bougons, des crocodiles et de tous types de citoyens de la savane. Il en a rencontré des crinières, des touffes et des pelages, bariolés jusqu'au chapeau des cacatoès, au rose des flamands, les plumes de son royaume au service des couleurs de l'entendement...

Le lion, il est pas vraiment bougon en fait. C'est le même état, mais beaucoup plus blasé. La barre au front. Le lion il s'en fout qu'il va crever, depuis le début c'est à la fois le challenge et le péril. La griffe de la savane.

Son pelage n'est plus aussi doré qu'à l'époque. Il n'est plus très flamboyant. Il boitille un peu, et depuis qu'ils l'ont viré, il est devenu squelettique et un peu noirci par la poussière, la colle de sa crasse en manque de lèche. Le lion tire la langue au soleil, ses yeux clignent tandis qu'il ronronne, posé sur la plaque chauffante d'un rocher exposé.

Autour de lui, de l'herbe, un peu haute mais pas trop...

Là, une touffe s'agite.

Baissant le regard entre ses mains croisées aux coudes équerres, il observe étrangement frappé d'incrédulité, alors qu'une mangouste vient lui renifler les moustaches. A son tour stimulé, il sniffe à son tour... et manque de vomir ! C'est alors qu'un phacochère point le gros bout de sa corpulence.

Alors le lion un peu bougon se demande comment déguster les plats qui se rient aujourd'hui de sa faiblesse, encore bien vivants, et venus le narguer par curiosité. Il s'imagine ensuite pallier à la mort avec des trucs un peu gluants mais appétissants... Mais à quoi bon.

Le lion blasé par la vie n'attend qu'un truc, c'est que le soleil se couche. Mais c'est la mangouste et le phacochère qui se couchent avant, auprès de lui qui se sent un peu en territoire désaccoutant, entre cette proie apéritive et le renégat de la bienséance de son royaume.

Il ferme les yeux, le lion bougon, et toujours aussi blasé, il passe à demain...

## *Monsieur sourit*

C'est un singe un peu bougon, il est assis sur son bureau.

Il a chaussé ses lunettes en demi-lunes, et la pleine lune brille en demi-lunettes par la lucarne désuète sous les toits du dernier étage d'une maison de savane.

Sa main droite laisse du creux de la paume, dépasser un poil qui chatouille la souris de l'ordinateur. Clic. Sur l'écran des stars d'un film de science-fiction planétarium, quelque effet retard d'une culture qu'il zappe finalement. Des flux d'informations, l'actualité de son époque cryptée pour qu'il puisse s'en servir selon son bon goût. Il zappe en un clic. De la musique dans les enceintes, il faut changer de playlist : le singe se ressaisit, et redresse le dos de son siège pendant que le sien s'arrondit. La lumière se reflète sur son visage pétillant. Il y a dorénavant à l'image, une conversation téléretranscrite en temps réel. Le singe pianote quelques trucs, change de faciès, soupire un coup...

Il se demande alors.

Fut un temps où il vivait dehors, et sans remords il s'est enfermé dans la tombe de l'essoufflement de son âme. Il soupire encore. Il fait le vaste tour d'internet, encore une fois. Tout est changeant sur la toile. Quelques moucheron s'y collent à perdition parfois, mais généralement les araignées tissent à toute vitesse.

Le singe joue en ligne ; il tue avec les armes dont il rêve ; il pilote des bolides presque irréels tant ils sont inaccessibles. Toutes les situations de jeu lui sont familières. Il y a un naturel si facile, que le singe se renvoie au reflet de l'écran sur son visage. Seul, assis dans le noir, le singe est toujours bougon. Il s'était figuré du divertissement, il n'a trouvé qu'un ennui encore plus plat que tout.

Alors il appuie sur le bouton, toujours bougon. Il se faufile sous la couette, pose les lunettes en demi-lune et, sous la pleine lune en demi-lunettes, il observe par la fenêtre, l'immensité du ciel. Les vibrations informatiques s'épuisent un petit peu, et alors le singe un peu bougon frétille de la moustache ; il sourit.

## ***croque- (m (isanthrope) o (nsieu) r) ( (-cha) t (ouille) )***

C'est un singe complètement bougon qui déboule dans un tas de feuilles. Il est tombé de l'arbre, mais en vrai il a plutôt dégringolé volontairement et sans contrôle, de ce qui le tenait pour animal à étage. Il émerge en une gerbe végétale, les lèvres froncées et le sourcil chevronné. Ses épaules haussées tournent à gauche, tournent à droite ; le regard nucléaire inspecte, il doit choisir la marche à suivre.

Une fois que c'est fait, instantanément, il se met à courir entre pieds et mains, ses foulées sur le sol en charge rapide, violente, désaxées car asymétrique du cortex... Il court, il charge, il fulmine son déplacement et enterre le chemin qu'il se fraye dans la brousse. Il ne sait pas trop quelle mouche l'a piquée, le singe, mais il est bougon, complètement.

Sur son passage, des obstacles.

Un serpent traverse et manque de s'enrouler autour d'une cheville un peu talon, mais heureusement il n'a pas le temps d'y satisfaire un estomac, alors il ébroue la patte et le serpent voltige et va se pendre à une branche. C'est au tour d'un phacochère de barouder comme un buffle dans les friches. Il est accompagné d'une mangouste faufile et d'un vieux papy lion qui le regarde avec un regard froid. Et il y a un piaf qui n'a pas regardé à droite. L'emplumé se déplume en un feu d'artifice à l'impact, et là le singe ne s'époussette que d'une moitié de revers de poing. Des moustiques collés

aux gencives, il frappe de vitesse, et fouette les lianes de ses babines en contre-voile de sa course. Son pas de danse assure un saut carapé au dessus d'un ruisseau pendant qu'une carpe effectue d'un bond son reflet dans les synchronicités de la réalité. De l'autre côté, le singe complètement bougon se ramasse, roule-boule et se prend un hérisson qui lui en fait voir des pièces dorées dans l'écran. Se massant un bleu un peu rouge de perles, il se relève d'un même geste qu'il reprend l'effrénée démarche instoppable qui semble l'animer...

Où va-t-il ? Pourquoi ?

Autant de questions qu'un singe complètement bougon au sprint le plus énérvé de son existence, est incapable ne serait-ce que d'envisager. Il fonce, il est bougon, et lorsqu'il a décidé de foncer l'air bougon, c'était pas pour se remettre en question en plein milieu de l'acte. Oui, il souffle, il sue, il bave. Il martèle et piétine, cavale au gré de la lourdeur de son aisance relative en milieu terrestre. Les feuilles se soulèvent autour de l'adventon de son tracé.

Et puis finalement. Il s'arrête.

Son souffle repris, il ausculte l'environnement. Des arbres. Partout la forêt. Et sous les feuilles mortes. De la terre morte.

Alors il fait la moue, et il grimpe un nouvel arbre.

## *Monsieur & Madame Cygne*

C'est un couple de piafs blancs.

Leurs cous quand ils s'embrassent, forment un coeur parfait duquel fument leurs corps à enlacer. Le bec flamboyant, l'oeil obscur, ils s'immolent de leur pureté immaculée. Ils ne sont pas majestueux, quoiqu'on pourrait leur attribuer ce qualificatif sans trop d'erreur non plus. Mais bien évidemment, ils sont romantiques, plus assurément donc. Et Dieu les a mis là, sous ce pont en fer forgé et en bois un peu brut. Pourquoi ?

Mais bon sang, est-ce que Dieu a besoin d'une raison, quoi !

Les raisons, c'est les motifs logiques de la volonté, or l'ensemble du cosmos ne saurait prétendre à ce petit effet du particularisme, en l'occurrence un peu humain, qui voudrait que tout soit voulu avec une vengeance malsaine cachée derrière. Non. L'univers en est à ce stade où deux amoureux glissent sur l'eau, et mince, tout a beau être logiquement imbriqué dans le processus d'adventon du réel par temporalité, eh bien, il n'y a peut-être ou pas, aucune raison propre à cela. Aucune genèse unique à ce baiser échangé. Un contact simple, mais plus complexe qu'un simple contact. Les piafs ne cherchent nullement à s'exprimer devant le tribunal de la conversation populaire. Au détour de questions à déni, ils n'auraient donc, aucunement, de préoccupation à la raison. Pas de problème de réflexion un peu trop poussée. Pas d'addiction à l'introspection. Pas de formulations tentaculaires pour dire qu'un atome ressemble à un atome.

Ils se baladent, et c'est tout. Avant ou après l'amour, qu'est-ce qu'ils s'en foutent. C'est plutôt entre deux, ou en attendant la suivante.

Alors ils glissent. Toujours.

Sans se rendre malade de la tête que, d'un signe, ils hochent, entendus.

## *Tête-de-lit note*

- Chéry j'ai mal à la tête.
- Lis un bouquin ?
- Ca va m'assommer...
- Oui !
- Eh bien tu en as de bon conseils, toi.
- Je t'assures, ça va te faire saturer le cerveau.
- Ca a l'air tout de suite plus agréable.
- Nan mais c'est bon, c'est pour la bonne cause.
- Bin quoi, un petit somme, le soir, je trouve ça normal.
- Oui, et alors, je veux juste plus avoir mal à la tête.
- Pour ça il faut dormir, ou se réhydrater, ou faire l'amour.
- On fait l'amour ?
- Si tu veux.
- Ou alors je lis un bouquin.
- Faudrait savoir...
- C'est toi qui sait.
- Je vais pas le faire à ta place.
- L'amour ?
- Jouer avec moi.
- Bon, alors, je voulais juste que t'aïlles me chercher un cachet.
- Oui. Et moi je voulais juste pas y aller sans que tu me l'aies demandé...
- Ah. Bon bin c'est fait, tu y vas ?
- J'ai un peu la flemme de m'ôter de la couette.
- Tu veux que je t'aide ?
- Ca va faire froid !
- Et...
- C'est pas très agréable.
- "Nan mais c'est bon, c'est pour la bonne cause."
- Et après on fait l'amour ?
- On verra.
- Vas-y toi, chéry, moi j'ai mal à la tête aussi mais j'ai mon bouquin.
- T'as même un verre d'eau...
- Je te le fais pas dire.
- Bon et si on fait l'amour ?
- Avant ou après ?
- Bin...

- Ok, j'y vais. Parce que je te connais
- C'est gentil.
- Mais j'ai quand même besoin d'une garantie.
- Tiens. Un bisou.

## *Loue des bois*

C'est un chasseur un peu bougon qui se confesse sous la Lune.

Il hurle il crie il pleure et grince, il dégouline, c'est torrentiel. Là, non, parce que dans le noir de la nuit des bois, les fraises sont couleur sang. Mais juste à côté, oui, là, il est prostré, mais tendu en défi à l'astre. Une falaise l'abrite de la gravité, et il estime. Il estime les âmes qui soufflent, s'époumonent, et ventent dans l'atmosphère qu'il a toute pour lui sous le regard du réverbère attiré à la Terre.

Il entend au loin, le grondement des arbres. Et encore plus loin la pousse des machines, qui viennent, qui arrivent, qui approchent. Le goudron lui aussi dégouline, de la roche à brûler, tout ce qui s'agglutine autour d'un chasseur chassé, arroseur arrosé... Que rien ne saurait arrêter. Au loin des incendies commencent à consumer la forêt. Plus loin les fumées ont tout étouffé l'horizon. Le ciel grise, comme un chasseur solitaire. La meute se rassemble, elle se groupe, se multiplie. Mais parce que quelque part elle est seule et divisée, la meute suinte de quelque trop gras, quelque trop sucre, quelque trop ficelle ou quelque trop truc, mais en tous cas, elle perce, son essence fuit par les pores de sa peau, et il n'y a plus qu'à hurler à crier à pleurer et grincer.

Une dents contre le pire vent de tous.

Un museau levé mystique.

Le chasseur est assis, mais c'est de stabilité patiente qu'il effectue l'effort de rester. L'appel de la mort lui aura coûté toute une vie, mais il n'a pas de remord. Ce qui s'ensuit, il s'en fait un tort comme une raison, mais ce qui fut, alors là c'est réponses et questions. D'interpréter la chasse ou la sieste, la cour ou les bagarres... Toute une histoire.

Le chasseur perd du terrain lorsqu'il entend la forêt rapetisser.

Il sait que les souches n'abritent pas les oiseaux.

Il sait que les mouches s'abritent dans les caveaux.

## *Fourmir*

Il est dans la rue.

Enfin il... pas vraiment il ou elle, puisqu'il est asexué. Lu fourmi. Et puis la rue... pas vraiment non plus. Autant dire, le tracé olfactif à pondération temporelle, qui constitue l'une des voies de la cité.

Et ça bouchonne un peu.

Ul voudrait doubler, dépasser, croiser et esquiver sans avoir à trop risquer d'encombrer, heurter, coincer... Mais non. Dans ce fourre-tout, tout est permis, sauf de foncer librement. Ul faut être bien remis, dans l'ordre chaotique de ces organisations qui méritent pour leur sérieux, quelque jourra un peu prétentieux. Ul fonce, à moitié. Le tas de terre est engourdi. Gonflé par la population qui s'entrechoque. Ul traîne derrière un irrémédiable de la largeur du tunnel. Ul s'écrase pour croiser un autre volumineux. Ul prend un détour lorsque tout est fermé.

Et ul s'essoufle. Ul suffoque.

Lu fourmi vibre, les antennes à l'affût. Il faut chercher, courir, trouver, prendre et porter. Il faut rester vigilant, conduire inlassablement aussi frénétiquement que la chaleur le permet.

Ul croise une larve qui dégouline... Et une feuille mâchouillée qui colle...

Derrière lu, du teigneux piquant qui lu pousse à accélérer.

Alors ul pousse aussi devant lu. Il faut tout rentrer, tout accumuler, tout compresser et imbriquer. Rien ne doit être laissé au vide ou au hasard.

Alors lu fourmi se dit qu'à un moment donné il n'y aura tellement plus de place qu'il faudra ne plus bouger pour vivre encore. Qu'on sera tous collés les uns contre les autres. Si bien qu'on se regardera droit dans les yeux, parce que pas le choix. Immobiles seront les statues des individus figés par eux-mêmes. Elles n'auront plus qu'à attendre. Qu'une place se libère...

Alors lu fourmi s'arrête en plein milieu de la rue.

Et ul attend qu'une place se libère.

## ***Nous pigeons***

C'est des piafs un peu ahuris.

Dans une cacophonie aérienne, ils voltigent. La plupart des battements d'ailes sont inaudibles au milieu des autres, et pourtant on n'entend qu'eux. Lorsque frémit l'air autour de ces plumes grises, c'est pour accueillir les corbeaux ou les colombes.

Mais ceux-là, de piafs, ont l'œil rougi de sommeil.

Ils ne contrôlent plus rien. Des pattes amputées leur servent de béquilles. Ils se rentrent dedans. Tout le long de la journée leur errance se fait de plus en plus craintive. Ils dodelinent, d'incompréhension. Et pourquoi pas parfois, se retournent de doute pour faire volte-face, quart-de-tour ou simplement biais tout-court. Ce qui les change de la trajectoire qu'ils ne réfléchissent peut-être pas autant que nous leur voudrions.

Ces piafs grappillent quelques miettes chopées au vol. Ils les indiffèrent des mégots de cigarettes jetés négligemment, ou des petits cailloux trouvés sur le bord d'un banc pour les berner. Se jetant dessus parce qu'il n'y a rien d'autre que le goudron aussi gris qu'eux, les piafs détruisent petit à petit leurs espoirs en brisant leurs becs et leurs estomacs sur ces illusions. Et lorsqu'elles n'en sont pas, phénomène bien trop rare pour être apprécié, eh bien elles ont une saveur de gaz d'échappement.

Au-dessus des immeubles... Des aménagements de fortune. La vie citadine des piafs est entre le plafond et le toit. Le ciel se couvre quand ils sont tristes, et le soleil leur rougit les yeux. Des fois ils

se prennent des vitres. Des fois des trains. Des fois des battes de baseball. Mais toujours reviennent-ils à la charge.

Il faut vivre.

## *Des blattes errent*

Un problème de blattes ?

Des insectes aplatis qui sortent la nuit, j'en aurais le cafard, je suis maudit. Cancre las de ses tribulations, je rends feuille noircie, gribouillée, brouillon de cette fourmilliation.

Un alien est rentré dans mon corps, j'en suis ressorti un peu mort, un peu occis, mais bon... Tant pis. La poussière se mord avec appétit, le décor d'un apprenti, charpentier par pari, aurait alors, de quoi renchérir, sur le bois de nos maçonneries, minet râle et l'eau chaude ne le ronronne.

Ca grouille dans la remise, ça gratouille dedans, un peu trop, ça chatouille le misanthrope, quand son talon ne peut tous les faire croustiller. Semelles de botte se mêlent des mêmes crottes à trottoir. L'aise hantée, les antennes dressées, les saisons athées, antiques des moustiques à mastiquer, c'est rustique ces mascottes, qui pratiques se télescopent en plastique dévote de nos portiques à portes !

## - II -

## *Monsieur corne*

C'est un rhinocéros pas tout-à-fait bougon. Juste un peu.

Il est posé, tranquille, confortable. Pas besoin de canapé, il en est un lui-même. Un gros truc massif sur quatre pieds, bien stable, proportions normales et cuir raffiné. Le genre de trucs biens pour lire un bouquin par exemple. Alors ainsi installé, il lit le rhino, avec ses lunettes posées sur la corne. La première page, il l'a cornée. Parce qu'il ne sait pas se servir d'un marque-page, et qu'il voudrait quand-même s'en rappeler. Mais il l'a tellement cornée que lorsqu'il tourne et veut lire la deuxième page, qui est sur la même feuille... Eh bien, le texte commence dans le coin qui a disparu. Hélas la feuille est tout contre la couverture, et le coin replié entre eux-deux. Tout est compliqué, pour ce rhino pas tout-à-fait bougon. Quand on est un canapé, on a déjà pas tant le loisir de pouvoir trouver

un bouquin qui plaise. Et puis si c'est pour s'emmerder à le manipuler pour en saisir la substance interne et conceptuelle, avec surplus de galère dans le monde physique... Non merci ! Et pourtant. La deuxième page pourrait être aussi intéressante que la première. Voire plus. Si ça se trouve. C'est l'histoire d'un meuble qui attaque les petit-orteils des gens. Il est un peu méchant sur les bords, mais tout ceci est bien naïf pour le rhino. Parce que les meubles ne sont pas méchants, hein, déjà, et puis ensuite parce que personne n'est méchant, de toutes manières. Y'a que des gens blessés. Et les gens blessés, c'est blessant. Forcément. Mais bon, un canapé, une armoire à glace, c'est comme qui dirait la masse opaque d'une occupation de l'espace...?

Il décorne, recorne, lit. Au bout de la troisième page, minutieusement il tourne, et corne. La quatrième est chaleureuse, la cinquième s'ensuit. Et puis ainsi, de page en page et de corne en corne, le livre avance sur son canapé immobile.

Une fois la dernière page cornée, le rhino il souhaite se remémorer ses marque-page. Alors qu'il a refermé la quatrième de couverture, il manipule un peu l'objet. Il voulait aller au premier marque-page, mais le temps d'observer qu'il a observé les couvertures mais qu'il ne les a pas marquées, il s'active, et ainsi le bouquin n'est plus tout-à-fait un rectangle parfait.

Le rhino il voit ses marque-pages incrustés dans sa lecture.

Il ouvre la première.

## *Monsieur banane*

De l'argent ?

Un truc de pauvre !

Des prix, d'esprit une preuve ? Non ! Savoir calculer, c'est pas forcément pour mesurer le taux de quoi ? De ronds en or ? D'un papier filigrané ? Des bits encapsulés ? Ça reflète quoi à votre avis, si ce n'est que l'on se paye pour avancer ? Toi sans ta fin de mois, je t'assures tu serais moins motivé à construire une société. D'ailleurs t'as pas de fin de mois, et la société tu l'emmerdes par derrière, une fois que ton patron t'a filé ton chèque. C'est pas pour que tu aies accès à des bananes qu'on te le file, ce chèque, mon petit singe... Les bananes elles existent bien avant que tu décides de les enfonce dans le cul de ton prochain au lieu de tranquillement les chier par procéder naturel. Et les maths, aujourd'hui, il te servent uniquement à savoir pourquoi t'as plus le droit de prendre une banane sur une branche de ta maison.

J'suis pas anticapitaliste, le singe.

J'suis juste halluciné par le fait que toi, tu l'es alors que t'as rien compris. Oui, tout ce que je dis est vrai et pourtant je ne te l'incrimine pas. C'est juste un constat : pour créer une société, il a fallu appâter le travailleur. Au début c'était un sourire... un bout de banane... un caillou un peu cool... un rond sous-pesé... un papier à idée imprimée dessus... des interrupteurs minuscules qui rendent concrets le virtuel de tes motivations... Le singe ? Tu as besoin de motivations. C'est pour ça que tu t'es laissé entraîner dans ce truc avec un chèque au bout. Et c'est même bien ! Parce que grâce à toi on a france télécom, on a tfl, on a facebook ou un petit coin de jardin avec un râteau naturel... Mais le fait est : la motivation, c'est ça l'argent, le vrai. La force de vivre, qu'on te dicte en chiffres sur un papier à toi, qui aime ton chèque de fin de mois. Tu vas vivre ce café en terrasse parce que tu

peux te le permettre grâce à ce système qui, sans ronds, n'aurait pas de terrasse et seulement du café encore vivant à observer vivre... Tu vas consommer, parce que c'est ça vivre, n'en déplaie à tes idéaux de singe abusif, oui, tu n'aimes plus comme tu as tout consommé, alors tu t'en prends à ta propre propension à être ce que tu es... Tu vas consommer tant que tu seras vivant, et l'argent, tu verras, aura lui aussi son temps. Quand, gratuitement, tu sauras être un singe dignement, tu n'auras plus besoin de cet argent...

Cherche donc, si tu veux ne plus consommer de l'argent pour une banane... Cherche une banane.

## *Singer le misanthrope*

C'est un humain un peu bougon.

Il se prend pour un singe un peu moins con que les autres, et franchement ça le déçoit que ses congénères lui apparaissent dégénérés. Il aurait cru, il aurait espéré, que toute sa haine ne soit que le produit d'une douleur qu'il n'avait su gérer, face à cette humanité trop maladroite pour bien le ficeler dans la froidure qui lui sied. Il n'aime ni ne hait, l'humain bougon, seulement bougonne-t-il.

Il sait, il se sent coupable, et c'est pourquoi il en veut aux autres qu'on soit pareils. Des abhorrés de la vie, se dit-il.

Des incapables qui pourtant on trouvé le glitch de la réalité. Le singe moins con, il l'est parce qu'il est faible, se dit l'humain bougon. Parce que il est lui-même un peu faible et qu'il se prend pour moins con que les autres.

Faible ? Mais qu'est-ce que la force dans ce monde de pervertis ? Une violence mal gérée ? Un parti pris arbitraire et libéré des contraintes d'écoulement ?

L'humain un peu bougon, il ne se pose plus de questions.

Il fulmine intérieurement, tout calme qu'il est de se sentir dans son bon droit d'avoir abandonné. Il meurt tous les jours en son intérieur, et de là naît le veto qu'il oppose, tout aussi intérieurement, à cet extérieur qui l'aurait renié, de toutes façons...

Aurait-il essayé, le bougon, qu'il se serait ramassé.

Le singe était faible face au lion affamé peut-être...

Un prédateur pour un autre, le fait est que maintenant, au-dessus de la mort de l'humain un peu bougon, il n'y a que lui-même. Alors il se tue, par principe, puisque personne ne le fait.

Et il le fait... tellement sale.

Que le chatouiller là ne fait même pas mal.

La mort on s'en effraie comme on la provoque, se dit l'humain bougon seul dans sa tour, rêvant de cieux comme son cousin le singe sait encore les réaliser...

Il la leur souhaite avec ou sans détours, il n'aime ni ne hait, juste, il vomit un peu...

Il vomit des marées sur les oiseaux ; des poussières sur les lions... il vomit, éphémères les éléphants, les phacochères, les varans, les chimères, tant et tant ! Il vomit les singes et les singettes, il vomit Dieus, il vomit l'humain, tout n'est que dégoulinure de ses tournures à entendement : des mots, des idées, tout pour façonner son amour de lui-même, sa haine aussi, puisque l'un de l'autre se construit.

L'humain un peu bougon, il a d'autres solutions.  
Mais il n'en fait pas partager le moindre soupçon.  
Parce que tous des cons.

Haineux l'humain bougon ? Non, pas vraiment, juste un peu retourné contre lui-même, plus que contre autrui qui pourtant lui fournit l'excuse de pouvoir tous nous rassembler, d'après lui, autour de cette étiquette :

Inhumanité.

## *Madame a régné*

C'est une tisseuse de toile. Un peu. Beaucoup. Bougonne.

Tapie au fond d'un cocon désorganique organisé, elle attend. Oui elle attend que changent les vents. Pire, elle attend de sucer le sang de ces moucheron emportés par l'iraison à l'envol médullosurréné...

De rêve empire à mesure que sa faim se démesure au désert du destin, lui ravissant en demeure, tout espoir sustenteur... Son instinct tueur, au milieu de l'immobile position de traqueuse, elle palpe les tensions filaires de l'absence de vibration. Aucune répercussion. Pas de pouls. Rien à l'écran, qu'un plat néant. Ses petits grouilleraient presque à présent, ne leur manque plus que leur dernier repas, la dernière proie de la maman au sacrifice aimant, dévorée par ses enfants, mais avant...

Avant elle tricote, elle glisse, elle se suspend et frémit, à l'entrée d'un piège effrayant, mais qu'est-elle sinon cette pièce de l'entendement, qui a su par effort ou paresse, qu'est-elle cette tisseuse de toile, sinon, l'artisane d'une mort à siroter à l'heure du thé ?

Elle n'est pas profane dans les émotivités, pour peu qu'on invoque avec quelque chamane, l'ésotérisme qui lui sied, celui valorisé des esprits, de ce qu'il faut agir ou ressentir, réfléchir en paix, accepter de réalité, tenter de raccrocher, puisque c'est de cet univers que l'on tisse les rouages...

Elle est bougonne, la tisseuse de toile.

Mais elle espère qu'on s'y donne, des yeux dans les étoiles.

Pour que ténèbre la bonne, celle du soir en voile.

Et comme tout ceci s'additionne, je crois voir quelque moelle.

Elle tisse, on ne sait trop ni quoi ni comment...

## *Lézards & niés*

Je suis là, entre mes araignées... elles tissent leurs toiles autour de mon immobilisme. Un singe un peu bougon m'aurait soufflé qu'il ne faut pas, non, ténébrer. J'attends patiemment, le fil tendu prêt à dégainer, ce qui fut d'une rengaine gainée à gagner...

Nombre de nuit, pattes à tisser, patate à tisserie, pas t'y serais, toi, qui ici, pâtisserais quelque viennoiserie, j'y viens, j'y vois, j'avoisinerais quelque victoire, mais pas contre défaite, non, contre le désespoir, en fait, ce qui se fait d'autres soirs n'est que vieil interprète de mauvaise foi, puisque, quoi, si d'union on s'unit, c'est qu'araignée et moucheron ont à y choper gain, quelque grain à mastiquer, même les asticots sont à valoriser, et les abricots, les abris côtiers, les planche de surf et les schtroumpfs anglaimisés... Des yeux, on ne les compte, de poils, parce que ça compte, du voile sur les cieux, c'est un conte irrévérencieux envers ce qui trompe les odieux néons, les aînés on les a hainés, ont-les à-régner, dans le temps en tout encas, de leur entendement, de leur être-là. On ne sait ce qui va-là, mais moi...

Je suis là, entre mes araignées...

Je grille trop près du soleil.

Je me fissure du cercueil.

Entre ses aiguilles de tricoteuse, je file un bon coton.

## *D'yeux*

C'est un truc. Un peu bougon.

Comme une tête d'épingle, dit-on. Ce serait la tringle du rideau de la réalité, en approximation des médullosurrénalités de ce triangle un peu rond, un peu carré, un peu d'étoile étoilé, un peu trop mignon pour être grognon. Alors il serait juste. Bougon.

Il aurait percé on-ne-sait-quoi depuis on-ne-sait-quoù, et c'est un peu casse-cou que de rendre compte de ce que c'est. Car qu'où que ce soit, quand qu'il y eut, que fomentant à l'impasse de ce que je lus, il en serait que mille fois plu. Pile foi m'eut, de déni des noix, d'hennir l'émoi, des mires à lois, et j'en fus de bon aloi à ce qui plut des plu-soi. Ce truc... il pope de sa tête d'épingle, et il se gonfle et se remplit lui-même d'avec et depuis lui, ou peut-être pas ! Moi je m'en fous qu'il bulle ou qu'il doneute, qu'il zieute ou qu'il fabule, qu'il rameute ou non, qu'il crut l'entendement ou l'inverse, c'et bon, tant de questions sans réponses, je m'en fous, c'est contre toute dépense, que je pense à ce truc, qui condense en ses cordes, des pincements abstraits si tant est qu'on les hait...

Haie de buisson, nuit sans herbe, barrière de son, avancement des bières sur le comptoir des pinsons, leur chant n'est que réverbération de ce qui se vibre, depuis ce truc un peu vivant, mais surtout pas non, quoique...

Dans son chaos tout s'organise, ce truc un peu pas fini.

Comme l'infini.

Il recompte.

Un truc un peu bougon qui retisse et coud, depuis sa tête d'épingle.

Sa poupée-marionnette ?

Un singe, à son image.

Un peu bougon.

Mais sage...

## *Henriu*

Un bonsaï.

Ce truc un peu minuscule, pas vraiment chou parce que comparer un végétal à un autre pour les distinguer, ce serait ainsi formulé fou, mais... Un végétal, tout petit, qui n'existe, admettons-le, que pour le sadisme disciplinaire du désœuvrement humain en manque de contrôle, et dont les méandres soigneusement amputés par affection, se sont développés à l'échelle de quelque chose de réconfortant pour tout complexe de dimension ; c'est un effet délirant de se dire qu'un humain incarné aurait butté sur une question de cryptage des quantités mesurables...

Et pourtant Henriu était cette personne calme et prospère, à la détresse interne justifiant une prise de distance mesurée avec la réalité, en blessure de personne-n'aurait-su-dire-quoi, une personne justement, mesurée dans ses effusions, quelque fond de vase prospère et propre, dans le lagon d'un salon qui méritait d'exister à ses yeux finement engourdis, Henriu, cette personne aux multiples habitudes de dénuement, cette fonction minimaliste de l'étant de son individu incarné, occupé à la taille d'un branchage aiguë, à la cisaille chronophage de son intériorité appliquée ; Henriu cherche la paix, tout en sachant que ceux qui prétendent l'avoir ne savent pas du tout de quoi ils parlent... Peut-être sont-ils stables oui, plus peut-être, même, à l'intérieur ce tumulte, mais pourtant la paix est un concept qui résonne creux dans leurs discours. Ils sont en guerre, avec tout un tas de raisons qu'un bonsaï sait parfois mieux rendre compte et solutionner que n'importe quel lien aliéné d'humanité solipsiste, enfermée, coupée du monde qu'elle considère tout-au-plus comme un environnement et non comme une pluralité de singularités. Le bonsaï sait.

Il sait qu'on sait s'occuper de lui.

Et Henriu s'occupe.

## *Monsieur vive*

C'est un misanthrope un peu bougon.

Il se balade sur la plage, parce que c'est l'heure où elle est vide. L'heure où personne ne marche dessus, parce qu'on a alors le risque de se piquer avec l'aileron d'une vive. Ce petit poisson qui s'enfonce dans le sable, tout innocent, avec son poison à lunaison. Le misanthrope cherche un peu. Pas vraiment le danger, mais le fantasme réel. Il sait que quelque part, là, pas loin de ses plantes nues, quelque dard menace ses pieds. La plage est grande, mais pas infinie. Et les vives sont là, certainement en nombre. Il y a donc une statistique incalculable de surface plus ou moins minée. Et si les déterminismes du misanthrope ne lui permettent ni de calculer ses chances, et donc encore moins de prévoir le danger... eh bien, le danger est là malgré tout, et il se rit de sa puissance. Car il est anxiogène non par effet mais par essence. C'est de son éventualité que naît l'ambition de le contourner. Le danger advenu n'est plus qu'accident. Et le risque dans tout ça, l'incertain, est la matière à fantasme. Le misanthrope marche parce que quelque part, la petite fiole dans sa poche pourrait recueillir le poison d'une blessure. Ou qu'une petite douleur fait se sentir vivant dans ce monde de douceur. Ou qu'un poisson méchant, c'est peut-être plus sympa qu'un humain gentil. Ou

que la plage où ailleurs, on se fait toujours mal, même les rares fois où on aimerait ne pas fuir la douleur.

Donc le misanthrope est bougon, car il est encore humain. Eh oui, s'il fallait que l'humain suscite une émotion chez autre chose que lui... ce ne serait pas humain. Non le misanthrope est forcément humain, et c'est tout ce qu'il n'aime pas. Donc... il est bougon. C'est très inconfortable de ressentir à ce point une allergie à soi-même. Une essence qui s'empoisonne elle-même. Comme une substance... qui ne se supporterait plus.

Chaque heure de pointes en sable, il se pointe le misanthrope. Mais est-ce le karma qui se joue de lui ou lui qui se joue du risque ? Il paranoïse le pauvre. Pourquoi jamais, au grand jamais son pied ne lui arracha cette larme douloureuse, alors qu'il fit tout pour mesurer son risque ? La provocation en milieu magnétisé d'auras, renverse beaucoup de destins, et il paranoïse le pauvre. L'épée de Damoclès au dessus de son confort. Une douleur à venir. Qui fait peur. Tétanise. Misanthrope.

Ne reste.

Qu'elle.

Vive.

## *ce corps pion*

C'est Dieux, ils sont un peu bougon.

Alors pour rire un peu en dessous, pour sourire, Dieu a ramené une araignée, et Dieue un scorpion. Ils les mettent dans une petite boîte invisible, et ils observent.

Au début rien ne bouge.

Dieue et Dieu échangent un regard interloqué, penchés au dessus de la boîte. Curieux, ils ont comme des lèvres tombant dans les coins de manière dubitative, avec des sourcils haussés d'une surprise face à l'expectative irréaliste. Et pourtant. Celle-ci décante, oui pourtant, lorsqu'une patte frémit. D'un coin et de l'autre de la boîte invisible, les deux protagonistes semblent sous tension.

La curiosité étire avec béatitude le regard de Dieux.

Ils ne savent exactement ce qui attend les protagonistes, en fait ils ne savent rien de ce qui se déroule dans le temps, car la boîte invisible rend les choses tellement hors de leur essence...

Le scorpion et l'araignée, une fois dedans, sont pris d'un mal étrange, comme une rongerie incarnée, qui fait qu'ils s'étalent comme une trace d'huile, et se salissent, perdent leur couleur et leur intensité, se déforment, et finissent par mourir. Étrangement et comme pour accélérer le processus, parfois ils se tuent.

Ici la boîte est minuscule, c'est le petit théâtre-du-boudoir de Dieux. Ne rentrent qu'une araignée et un scorpion. Et ils hésitent visiblement à faire la seule chose à faire dans la boîte invisible.

Bougonner et mourir.

Alors, quelle âme charitable honorera l'autre en reprenant l'absence de compagnie ? Ce service métaphysique, aucun des deux n'en a conscience, et ils poursuivent donc encore l'inverse...

Des dents un dard.

Tuer pour mourir ?

Pas encore.

## *monsieur toc*

Saisi, ce toit, ce trait trop raturé sous la pluie d'un non-moi, d'un non-mais-!, d'un n'ont-dit ces enfoirais, ces apories en perpétuel et déplorable amoindrissement des mathiques, t'es ma toque, monsieur toc, je sais pas, je sais plus, ce qui frappe, à ma porte... Quelque çonnerie çaurait-elle se sonner elle-même, je ne mêle mes omens, mais aux men, je cille, je mène, je cédille, c'est dit, c'est dur, de dire, que pur est un délire que j'aspire à rendre culture autant que nature, si je jure... Je n'insulte que l'incestuosité de nos cérébralités, je m'ausculte, qu'y a-t-il ? Un moi dans mon vous et un vous dans mon moi... « Simplement un humain comme vous et moi », mais « vous savez, nous sommes tous fous ici », et je rire je pleure, je ne réfléchéure, je ne fleur, ni fléchis, ne meure, mais gémis, mon espoir, ma rancœur, mes audits, mes trou-noirs, mes croisements de ténèbre-noir, en blanc, dans les yeux, dans les yeux, un peu rougis mais non, pas blanchis, brassés par-delà l'artémis de la légalité... Je ne sais ! Qui vomit ? Un pou éternel, une peau était-ce ce qui fit de moi mon habit ? Je ne grouille, je ne cesse, jamais, d'être ce qu'on se dit, de ce nouille de nigoudi, un peu bouclé de tirelire, un peu tissé d'aiguille à rire, à mourir, à négliger un dé, à ne jamais grandir, vers quoi tournent les aiguilles si ce n'est l'une après l'autre ? Et je dépasse, comme un gamin sur un coloriage. Trop vite ou trop jouasse, ce qui fait que mes palaces sont vestiges de mes grimaces, je ne vis que pour une populace qui ne vit en mes rosaces qu'un œil indécis et une trace de mépris, oui, car jamais ne s'efface, alors que guérit, la plus petite place admise comme non-admis, à demi, de mi ou de fa, de famille en son, là, le la de mes diapasons, toujours, à raison, car l'oiseau naît foison dans les nids du déni des couvaisons, ce qui luit, non, oui c'est ceci :

## *monsieur Monsieur*

C'est un singe un peu sale, et ça le gratte.

Il est bougon parce qu'il est tombé dans une flaque de terre, et comme c'était mouillé, ça a taché, ça a collé et il a pas réussi à tout essuyer avec les feuilles de bananier, ou en se roulant dans l'herbe haute de la savane.

Tout sec, il craquelle.

Alors il se traîne ses croûtes, son poil n'est ni lisse ni soyeux, mais il se dit qu'il est un aventurier de la malchance de la vie. Pour suivre son aventure, il se dit qu'il va devoir anéantir les flaques de terre dans toute son existence. Et comme il est bougon, il commence à caillasser toutes les flaques de terre qu'il trouve. La première l'éclabousse un peu, mais il se permet d'être plus bougon. La deuxième se morfond dans un « sprotsch » sonore et vaseux, avant de redevenir inerte. Au bout d'un moment, le singe en a marre de caillasser ces flaques, alors dans une déperdition de volonté, ses cailloux ils les envoie un peu n'importe où. En l'air ils retombent avec ou sans fracas. Contre un arbre ils écorchent l'écorce dans un son creux. Etc. Plus la surface rencontrée par le caillou est dure,

et plus la peur du singe est palpable. Que va-t-il se passer si la chose frappée se casse ? Alors il teste. De plus en plus dure la cible. Qui pourtant jamais ne casse.

C'est le caillou qui casse en premier.

Dans un bruit pas possible, il explose en plein de morceaux qui partent à l'infini, s'éparpillent, une gerbe, un coup de feu... Ou plutôt une étincelle ou deux, que le singe ne remarque qu'à peine lorsqu'elles fument au sol et disparaissent dans les herbes hautes. Qui s'enflamment.

Le singe court, il sue, l'incendie est incongru. Effrayant, il le poursuit, puis s'éteint. A bout de souffle le singe s'en retourne. Les braises s'éteignent, fument encore un petit peu, l'anthracite couleur de l'environnement lui affiche un sentiment de mort sur le faciès, et à l'intérieur. Il ne sait vraiment pourquoi, à ce moment là, quelque chose lâche dans ses prises au réel, à l'existence et à la vie. Il arrête tout mouvement de subission des choses, lui compris. Et il se laisse choir. Allongé dans la cendre, il rouleboule.

Ses mains cherchent dans la poudre grise. Il laisse une trace papillon en faisant l'étoile de mer. Il souffle pour voir s'envoler des nuages. Quelque chaleur dangereuse l'instant de l'incendie, le rend à présent presque euphorique, il sourit, il rit, il se perd dans un amusement ni excessif ni extravagant...

Et puis, ça le gratte.

La terre séchée, la cendre corrosive.

Il plonge dans la rivière, se tournebicotte dans tous les sens, s'asperge et s'ébroue, se frotte... C'est alors qu'une étrange sensation épidermique lui indique que son enveloppe externe semble ne plus posséder sa teneur grasse habituelle, son côté un peu lisse et glissant. Là, tout contact est, certes visiblement brillant et doucereux, mais légèrement écharpé.

Un galet au fond de l'eau.

Peut anéantir une forêt.

## *Heplague*

C'est une guêpe son copain lui a acheté un tailleur.

Elle le reluque, le copain et le tailleur, et elle se dit que l'un va bien sans l'autre, mais que c'est cool que les deux soient un peu liés. L'un servirait à ôter l'autre, d'un prétexte un peu vautré dans la démesure d'un manque, la guêpe elle lui pique ses vêtements, au copain qui d'ailleurs, le lui rend en tailleurs, en compléments un peu railleurs, complètement meilleurs que ces scintillements d'heures, et pourtant. Pourtant la guêpe elle a le sein dur, et ce qu'elle serre entre ce rien qu'elle mesure, pour une ceinture ce n'est pas bien sûr, mais ce qui est certain, c'est qu'à serrer, cette ceinture, elle va se dessiner une allure, à l'aspect si pur qu'elle se permet une fracture, au bassin. Les alvéoles de son avé hexamétrique, ses yeux en facettes de mille-feuilles d'arbres, lavés aux lovés, avalés par des globes, gobés comme on dévale une menue vallée, encore une taille enlevée, et le cran de sûreté peut avancer, sans se vanter, la ceinture...

La guêpe elle a tout ajusté, au millimètre, carré est le coupage de ses cheveux. Lisses, ils sont soyeux. Et elle glisse contre un aveu, ce précipice en dessous de la ruche, la riche ville vulnérable,

perchée en haut-lieu, et alors que d'un miroir peu soucieux elle se souvient, c'est dans son tailleur qu'elle se maintient. Son sein tut, rond, tous les pantalons. Mais de ses pattes à elles, qu'un rasement de table éternel, rien n'y fait elle n'a que ses ailes pour chanter ce qu'elle est.

La guêpe un tailleur lui va à ravir, mais au fond d'elle-même elle sent gémir, son corps un peu frêle qui lui demande de se tenir, comme elle, mais en pas pire, même quand il grêle et que le froid, de partir non, reste en atmosphère, et d'en rire elle finit par ne plus qu'en pleurer, des larmes chaudes d'insecte, le rare nectar animal d'un miel qu'elle voudrait moins amer.

Elle serre, et encore.

Dans un verre, elle se mirore.

Et le tailleur ; la coupe en deux.

## *en corbeau coût*

Un matin ils ont disparu.

Ils n'étaient plus là.

Au début j'ai cru que j'étais mal réveillé. Pas très bien assuré de vraiment ne pas les voir partout, j'ai tenté de chercher l'hallucination ; le tour de passe-passe. Mais de magie il n'y avait que le bénéfice de leur absence. J'ai volé d'un platane à un autre. Étendu mes ailes d'une vautre qui n'était pas encore à l'aise ; pas encore. Lorsque, les jours passant, on a tous vu qu'ils avaient disparu, on s'est quand-même demandé ce qu'il s'était passé. Les chiens nous on répondu qu'ils avaient peur des petites bêtes et des cauchemars. Les chats avaient peur, eux aussi ; et nous on a vu que même s'ils avaient pas disparu comme ça dans le vide, c'était pas sans raison non plus. Ils ont organisé plus d'espace entre eux ; c'est tout. Et le temps qu'ils en gagnent ou en perdent, de cet espace, eh bien nous on s'était servis. J'ai chassé dans leurs rues, une poursuite avec un des miens ; je n'en revenais pas de ne pas être oppressé par leurs voitures. N'ayant jamais vraiment remarqué leur omniprésence, je m'offusquais de ressentir du plaisir à leur nouvelle pondération numéraire. Et puis j'ai vite oublié. S'ils reviennent un jour, je retomberai dans le gris du noir de mes ailes, et elles terniront encore leur atmosphère de mauvaise augure, eux, ceux qui sont partout ; ceux qui sont nulle part aussi, car lorsque nous les appelons, il ne répondent qu'en écho.

Alors qu'ils soient là où pas...

## *la volonté de poisson*

C'est un banc un peu bougon.

Les poissons n'ont pas de cou car leur tête est ainsi faite. Ils peuvent regarder presque partout depuis leur regard sans paupière. On leur prêterait volontiers un air béat si tant était qu'on avait déjà croisé quelque chose qui ressemble au fait qu'il n'ont en réalité aucun air ; du tout.

Le banc est un peu bougon parce qu'en ses rangs, c'est un peu trop conforme d'être bien, heureux, intelligent, ou toute autre distinction qui ne collerait pas à la bienséance humble qui sied à la conformité de chacun, ou à la réalité statistique d'un état social en perpétuelle plainte à propos de lui-même. Être un poisson libre, c'est la garantie d'avoir exactement les mêmes chances de se réaliser en tant que poisson du banc. Avoir une place dans les rangs ; suivre le mouvement ; être les mêmes en droit, et puis en les faits... On verra bien.

Quand un requin arrive, il y en a qui se font manger, on ne les pleure qu'avec des larmes-océan. Et on maudit le requin d'être aussi méchant, parce qu'intimement on espère qu'on se fera pas manger. Par contre on se dit pas que manger fait du poisson aussi le même méchant pour en dessous, juste est-il avec un requin au dessus de lui.

Les poissons n'ont pas de cou ; leur tête n'est pas articulée avec leur corps. Les deux ne forment qu'une masse indistincte qui les empêche de marcher sur la terre ferme, ou de voler dans les airs. Mais ils aiment se dire qu'ils ne sont pas déterminés, ni pour nager ni pour rien d'autre. Alors ils se laissent flotter, comme ils disent, et ils attendent le prochain requin en tentant de pas faire une fixation sur leur angoisse.

Dans un océan, un banc c'est petit, ça passe inaperçu et la liberté est toujours préservée, celle de tous se ressembler. Mais plus l'océan rapetisse, plus on se sent à l'étroit. Et dans la marre, au final, les poissons finissent par se rendre compte qu'ils vivent au milieu de petits cygnes, pendant que des trucs bizarres leur balancent des miettes de pain.

Des trucs bizarres assis sur un banc, un peu bougon.

## *les lits massent*

C'est un steak un peu bougon.

Il est un peu baveux, entier et encore vivant, le steak, et il se traîne entre les escargots dans un champ de laitues. Il a l'impression de courir un marathon, il en sue sa salive, et pourtant. En fait, l'apparente quiétude qui l'anime, le steak, c'est celle qu'on se figure de la lenteur d'une limace. Elle n'est pas pressée la viande, elle est pleine d'énergie mais elle ne le montre pas. Allongée sur le sol, elle progresse horizontalement.

C'est souvent lorsqu'il pleut que ce steak sort. Parce qu'alors le sol est plus agréable pour lui. Sinon, il s'écorcherait la plante du ventre contre les gravillons, les poussières, et tous les bouts écharpés de la réalité qui deviennent mous, une fois sous l'eau.

Mais un avantage à être ainsi baveux et moelleux, pour la limace, c'est qu'elle n'a pas besoin de matelas. Elle en est un. Si elle veut dormir, elle n'a pas besoin de se coucher ; elle l'est d'ores et déjà. Si elle veut ralentir ou s'arrêter, on ne remarquera pas la différence. Si elle veut accélérer, c'est pareil. Le monde de l'ignorance ; mais pas de son partenaire l'indifférence.

En effet, le steak il a l'habitude qu'on le prenne en dégoût de considération. Jamais on ne lui a octroyé un sourire enchanté, il ne connaît pas. Il ne connaît que les moues qui lui disent qu'il est un bout de viande bien dégueulasse, bien baveux, immonde et lent, qui ne sert qu'à nourrir les laitues.

Alors il s'allonge un peu plus. Il traîne. Il bave. Le steak.

Ses proies sont chères et tendres.

Elles tendent vers le vertizon.

## - III -

### *Zoonivers*

Ils sont tous là, autour, un peu bougons.

Ils nous regardent, dans nos cages, et leur étonnement s'écarquille d'un trait incertain. Les buffles mâchouillent la moquette du train, et puis à côté, un échassier compte nos pas. Il y a dans la haute herbe, un sentiment de bassesse, purement terrestre, relié par un magnétisme à la météo sensible des grenouilles dont seuls les yeux globuleux dépassent d'une couette liquide afin d'ausculter l'horizon de nos surfaces.

Ils nous regardent, tandis que sous le soleil de bronze, nous dorons. Nous dorons ainsi du derme, et sans que se mette un terme, à ces cuissons par inaction, l'oisive intrication de nos flemmes, se rend inerte par rencontre des cloisons. Nous dormons, sous le soleil de nuit, dans des bouteilles-à-vies, scellées contre siège, par bouchons un peu hérétiques. Et de prélasser attitude nos dégoulinures s'étalent. Sous leurs yeux, nous chaussons nos lunettes sombres, les ignorons un instant, avant de tenter de les corrompre.

Les buffles mâchouillent, les porcs grouinent, pendant que les chèvres barbotent. Nous, dans nos cages, admettons au nom d'une rage, à l'espèce d'espoir en nage, que nous vivons mieux que les sages, et que d'un usage d'opinion, notre bastingage ne verrait que le lissage du fil de l'eau, des lacs en pente pour nos cerveaux, si parfaitement à la page que s'écrivent nos cents-pas, nos sentiments dans ces mots, que l'on ment tout en dégoulinant derrière nos lunettes, nos crèmes à bronzage solaire, dont on aime à rendre l'hommage dans notre atmosphère.

Là, ils nous regardent, les crocodiles et les antilopes. Les singes et les mouches, tous, un peu bougons, ils s'arrêtent dans leur train de vie, parce qu'ils ont senti. Ils ont senti et donc ils nous hument. Ces gaz pétrolifères, ces plastiques alimentaires, nos sueurs éphémères lâchées dans l'eau qui les désaltère, qu'on altère par chimie pour garder naturelle. Ils hument nos pets d'indigestions, et ils reniflent des déjections entassées dans les bastions à propreté.

L'échassier a un peu perdu le fil. La grenouille ne trouve plus l'échelle.

Et le buffle. Il mâchouille la moquette du train.

## *Un sou-venin*

Monsieur Cobra a attrapé un virus.

Sous sa couronne royale, il toussote en tirant la langue, et ses yeux sont piquants, piqués. Qui pend comme une ficelle un peu molle ? Monsieur Cobra. Comment l'a-t-il trouvé, ce virus ? Eh bien... En fait, c'est son anneau pylorique qui le lui a apporté. Un truc manuporté qui a un taux de reproduction spontanée un peu plus zélevé que l'anormale, qui traînait là un peu comme une chaussette à tête de serpent sous la cheminée d'une paire de Noël... L'anneau du serpent. Celui qu'il a piqué à un hérisson. Un tout doré. Qu'on croirait qu'il vaut pas un sou. Et pourtant, au crochet d'un venin à injecter, Monsieur Cobra glande un peu des dents, parce qu'il a perdu l'appétit. Et tout ça parce que tel le Midas qui n'aurait même pas le plaisir d'avoir des mains, Monsieur Cobra aime transformer ce qu'il touche en or. Des anneaux dorés. Des sous, à venir, à venir, qui comme lui, veulent devenir... Souverains.

Donc le serpent royal il a sa collerette, on appelle ça une fraise pour les humains de l'époque des collerettes. Parce que les collerettes aujourd'hui, c'est pour les caniches et les labradors qui on bobo. Pis aujourd'hui les fraises, c'est pour les dentistes, vas savoir... Monsieur Cobra se permet une collerette, donc, puisqu'il n'est ni humain ni chien. Il est serpent, et avec ses dents un peu incisives, il aurait bien besoin d'un dentiste, justement. Pourquoi ? Parce que bin, entre la crise des gerbilles, la montée du parti scorpion et le refroidissement climatique du désert, y'a plus que des grains de sable à grignoter, et c'est pas le top du top, en termes simplement nutritifs. Pis en plus, il a ce petit goût de poison un peu désagréable quand il se brosse les dents. Et du mal à bailler sereinement quand il se lève le matin. Et aussi, il a pas assez de fluor à se tartiner pour étinceler du sourire. Non, pis franchement, ce sourire un peu draculant, il est d'une autre mode, d'un autre temps. Mais le propos, c'est surtout que le serpent royal il a sa collerette, mais il a un peu bobo comme le caniche et le labrador.

Monsieur Cobra hausse les épaules qu'il n'a pas. Il n'a pas le bras long. Mais il aimerait parfois ne pas prendre ses jambes à son cou lorsqu'il s'agit de farcir un quelconque tube. Il s'étale de tout son long lorsqu'il trébuche. Et pourtant il est royal, le Cobra, sous sa couronne de virus. Il se déroule comme un tapis rouge. Sa langue aussi. Et puis du coup, il la tire, Monsieur Cobra, sa langue un peu biphasée, tout autant pour la délier que par gustativités...

Qui s'en offusquerait ?

## *Sainte Jungle*

La jungle s'éveille.

Des pétales carnivores ouvrent leurs mâchoires sous l'œil perçant des fauves, aveugles à ce parterre qui leur partage un goût pour la viande. Quelque moustique désinfecté vient s'y engluer, encore trop endormi pour piloter sereinement en milieu aérien non sécurisé. Les dents en cils font mine de croquer, lentement, la victime malheureuse d'une mort matinale désespérée, à l'appel à l'aide

indistinctement confondu entre deux derniers bzzzments d'ailes, et un regard fixe agonique, dont aucune pupille, aucune orbite, ne vient bouger l'affreux cadavre en devenir, pour signifier sa détresse alors statufiée.

Juste entre les tiges et les brins, un autre fil a coulé. Celui d'un serpent tout juste réveillé lui aussi, par les lueurs matinales, les chaleurs soleils, les rayons de lumière. Sa langue s'aventure d'un frétillement, elle cherche et pointe, et le serpent la suit, d'un bruissement inaudible. Il ne fait pas vraiment exprès de marcher sur un mille-patte qui lui mord la queue et s'accroche ainsi à sa route, sans que la peau de ses écailles ne lui renseigne sur ce voyageur qui fait de lui un véhicule longitudinal, en train seulement d'avancer.

Il dépasse une souche. En le cœur d'un tronc laissé par les années, ce qui lui tient d'élément d'une survie d'après la mort : une termitière. Les insectes grouillent de bon matin, grassement, et dans l'amoncellement structuré de matières organiques, se transportent déjà des logistiques internes complexes.

Au-dessus, un oiseau hisse le drapeau de ses couleurs sur le mât d'un arbre à la timidité assumée. Il chante un début d'hymne et puis, peut-être un peu encore endormi, étouffe le canard d'un cuivre jazzy un peu éraillé. La fausse note résonne entre les feuillages. Grandes et amples, ceux-ci masquent le drapeau par un vert intense et morcelé. Ses pans, en rideaux pudiques d'espaces infiniment confinés, libèrent malgré tout les dimensions d'un environnement alors rendu foisonnant par ces détails courbés, gorgés de sèves exotiques. L'oiseau, dans son bec, lâche un repas peu convaincant qui dégringole en rebondissant mollement.

Il y a en dessous une peluche de panda, et le repas se prend en ultime cascade, le moelleux d'un front alors juste interloqué. Toujours pas très convaincant aux yeux de la boule de poils occupée à mâchouiller du bambou, le repas s'entortille un instant, puis se détortille, avant de se remettre à marcher en rejoignant successivement l'arrière à l'avant de sa morphologie, qui se fuit elle-même pour se rattraper en accordéon. La chenille l'a échappée belle, et s'en va se mettre au vert pour penser à des trucs de papillon.

La jungle s'éveille

## ***Sole attitude***

C'est un singe un peu bougon, il va au distributeur automatique.

Pour retirer c'est simple, il suffit d'avoir une carte et d'appuyer sur le bouton. Alors il insère sa carte, et il appuie. Une sole se faxe par la fente et il récupère son ticket. Tout frétilant d'appétit mais un peu à plat moralement, il retourne dans son arbre pour déguster.

Une fois chez lui, il ôte sa fourrure et la portemantelle, avant d'aller éplucher son ticket. Un peu de farine, une noisette de beurre dans la poêle, et le voilà en pleine friture d'épouvante, craignant un peu inexpérimenté, d'incendier le poisson. Noyant le problème dans la préparation de la sauce meunière, il persiste néanmoins dans la retenue de sa quiétude, et ce, afin de rester sérieux en gastro-cuisine. Le jus de citron, le persil, le beurre à nouveau, salé bien sûr ; un tout au fumet que les filets olfactifs du singe viennent pêcher au dessus de la plaque de sable chauffant, dans cet arbre aux fruits de mer, et dont les effluves auraient tendance à le rendre un peu plus tendre ; un peu moins bougon.

Il a mis un blanc au frais, et juste avant de s'asseoir devant son plat, il va le chercher à la banquise. Un bien gras, bien charpenté, bien Chardonnay. Est-ce seulement un Chablis ou alors a-t-il osé le Montrachet ? Il ne sait pas, il a pris une étiquette au hasard, et il a cru que le cru serait accointant par son intuition contextuelle. Son cerveau de primeur lui a soufflé depuis le nez, des aromates enivrés, et son âme de bête lui ordonne la suite sans lui dire pourquoi. Quelle bouteille ? La plus belle selon la loi de l'instant, et une fois qu'il l'a débouchée, il remplit le verre ni trop grand ni trop petit, puisqu'il faut l'espace nécessaire au développement du bouquet sans que les arômes ne se perdent ni ne s'enferment. Un nez au plat, dans la caverne transparente, et il renifle. Il sent. Il hume. Il inspire la valeur intrinsèque de cet instant culinaire unique, avec son ticket du distributeur, sa banquise givrée et sa plage chauffante, dans son arbre aux branches dressées comme des antennes à météo. A l'horizon, un programme un peu banal qu'il suit sans trop se prendre la tête, encore ces conneries de telle réalité, un coucher de sole dans une poêle au beurre, aux couleurs trop piquées pour que la faim ne cale, trop bancales pour que le fin poisson duquel se parfume l'atmosphère, ne se réveille d'un déroulement de languette ; il aurait fixé d'un œil blanc, ce vin et ce singe, et il aurait soupiré sans ciller.

Alors un peu bougon, il gît et attend la digestion.

C'est un poisson.

## ***M. Haze***

Un peu bougon qu'il est le singe, mais pourquoi ?

Il a un pouce dans la fossette, et un index dans la joue opposée. Ses yeux levés sur la direction soulignée par le sens de son pseudo-sourire sceptique, il les fronce un peu, sourcillant un doute, à d'autres l'aurait-il soufflé ce pourquoi, ce dommage, ce qu'est-ce que quoi, pourquoi fromage, et pourquoi détroit, dans l'œsophage, quand quelque émoi, trop chronophage, aurait un peu rendu sage, le foie de la foi, qui purifie les reins du rien, d'airain est le taureau de l'humain. Un moyen, un peu comme de Troie, le cheval en son sein, le buffle sous les flammes, des cachés à l'oriflamme des comptés, à trois, à cheval, à saint bucéphale, assassin des céphaloïdes, des insectoïdes, des animaloïdes, trop paranoïdes pour suivre cet humain que le singe il voit là, un peu bougon, encore plus qu'aucun des deux en fait, ils ne s'auraient l'être, plus que Dédieu, dédilette, dédilatté, estomaqué, masqué au mosquito de sang écrasé, sur le litto, le lino râle, sa ventura n'est que son aura, en noir et blanc, en nuances de gras, du grand air au large du conémara, du conoronona, de gomorra à cantona, marra, donna, reçut et rendit, vomu de vomu, il vaut mieux, pour lui, qu'aucun

cacatoès ne pointe le bon de son son, est-ce pour leçon ? Que non, il n'y aurait de raison à ce que ce singe... un peu bougon...

Ne chasse que le lapin au fusil à chien ?

Bin ouais, il est comme ça le chapeauté. Chaud, le pâté de chez poté, pataud t'en ressorts, alors le singe comme l'humain, ils ont beau être au poil, ils ont quand-même ôté, un bouton du col, parce que à force de s'exhorter de la sorte, il s'avère que des oreilles leur échappe une fumeh. De l'avertissement des choses s'honorent, se désingrolent, dégragèrent les gistedions, dis-je ah bon ? Que dis-je en bon de porc, qu'épiques furent les apports à l'arctique de nos sabords, frigorifiés comme à chambord, je chante moi, d'abord, avant d'entendre le son, de ces piafs un peu cons parce qu'ils s'esclaffent d'un cou de pigeon, et s'en vont, en rond d'ailes, en nids nés, en nez pas ronds, mais grand brûlés du colibri, qui d'une langue retenue, aurait lutté contre un incendu, descendis-tu se demande l'humain. Le singe et le calamar, c'est pas l'histoire de la plume, et le père okay, ce quadrille de caractère, ce maître en touche des pique-mouches, à damner de mise-en-bouches, une bûche, il trébuche, le singe et le lapin, sur une trappe de mollet, parce que...

Les animaux ne se prennent pas notre tête ?

Monsieur Lapin est un tressauteur. Il a peur. Quand d'un rien il s'effraie, il se fraye un chemin dans n'importe laquelle des réalités afin de rejoindre un coin serein le plus loin possible de celle-ci.

Et alors ?

Alors aujourd'hui est un temps comme un autre, sur la montre du soleil. Après tout l'humain n'est pas le seul à se contraindre à la rotation de la terre pour dormir. Lorsqu'il est éveillé le lapin, il s'étire, et il se recroqueville. Il luit de scintillement duveuteux, doux et rêveur, rêvé, à l'aveu de son bonheur de civet... Non, plus sérieusement il bondit, il rebondit, et lorsque maudit il lui arrive de croiser des oreilles allongées, il les écoute se prolonger. Aujourd'hui ne compte que s'il n'y a à compter pour Monsieur Lapin. Et demain reste ce qu'il est : un incertain. Dubitativement est amené le sentiment de nébuler, autour d'un grain adulé, lipoconduit vers ce qui se fait d'acidulé. Un singe aurait compris un jour de pluie diluvienne, un tuyau d'arrosage à l'ancienne. Que fallait-il aux Cieux pour qu'ils le maudissent ainsi, ce lieu tout arrondi mais tout cabossé, la terre des ondées...

Une patte de lapin en masque à ténèbre ?

Des yeux albinos, injectés au vin de cobra, qu'il est venu le pluriel, tout sel, comme un cheveux sur le sou, sans le sou, mais un peu, un peu saoul, serait le sieur, sur le seuil, de ses cieux, si sérieux qu'on se sent sisceulé, scindé à la molécule du mollet, celui qui circule entre le bolets, dans la forêt de champignons. Un Monsieur Lapin, c'est comme lui qui l'était de fourrure, sans singerie de serrure. Parce que ronge la montre du temps, et le soleil aiguille un peu de ses rayons.

Que va-t-il arriver à ce pauvre lapinoïde ?

Eh bien nous ne le saurions bien sûr.

## *monsieur schtroumpf*

C'était à l'heure où l'herbe lui torchait encore le cul.

Il était pas bougon. Et il était avant le singe. Un truc, pas bougon du tout, au contraire, on va l'appeler le schtroumpf, parce que... une histoire de salsepareille. Bréf. Il y avait en ce temps mi-déivaux mi-dichloriens, une métaphysique optimale à l'absence de tout un phénomène socialement consenti quoique sur un plan d'incidence de changement des réalités en charnière d'une osmose à faire perdurer. Oui, le PQ, on en retrouve quand même des résidus archéologiques qui remontent à loin, historiquement, et pourtant qui sait combien de temps les ont précédés ces temps reculés, on, ne saurait les compter exactement pour qui, pour quoi, mais pour le schtroumpf la question ne se pose pas de s'affoler d'une dix-neuvième version d'un appel des coule-nez depuis le Fond à cause que y'a plus de pâte végétale reconstituée. Y'a, de l'herbe, quand il s'assoit, et puis bin heu...

Le schtroumpf il a pas encore grimpé dans l'arbre. Il sait même pas pourquoi il va grimper dans l'arbre. Ni même qu'il va le faire, en fait. Et puis l'herbe elle est cool. Pis en vrai y'en a pas plus besoin que si ça en devenait oppressant tellement tout l'espace des rivières serait occupé par des feuilles noircies depuis centrale d'épuration, parce que non, ça pareil, il ne sait pas encore, qu'en montant dans l'arbre il va s'éloigner un peu de son herbe, et que les branches dans le cul, c'est pas exactement du pareil aux même, là par contre. Ouioui, le schtroumpf et le singe, ce sont comme des chansons d'un été sur l'autre, et ces tubes-là sont peut-être digestes, ils restent quand même un peu avant tout, dans le monde concret, des tubes digestifs. Parce que entre le singe qui fait n'importe quoi avec l'espace et la gravité qui agissent directement sur ce qui sort de ses annales non-archivées, et entre le zomain qui flippe sans l'aide d'un psychanalyste, de ses propres déjections dans un environnement librement clos de propriété personnelle et libérée, bin heu...

Le schtroumpf lui il est un peu dans l'imaginaire bleu quoi...

## *Parce qu'espaces comptent*

C'est un singe de zoo. Un peu bougon.

Bon il est dans sa cage en fait, et c'est un peu comme la grenouille. Il paraît que la grenouille dans sa station météo, si tu la plonges dans un bain d'eau bouillante, elle va essayer de sortir avant de mourir. Par contre si tu la plonges dans un bain normal et que tu fais lentement bouillir... Bin elle va pas sentir la grenouille, et elle va mourir.

Le singe c'est un peu pareil, parce qu'il se rend pas compte qu'il va mourir dans son bain. Pas pour une histoire de température. Pour une histoire de volume et de taille.

En gros les poissons d'aquarium, si tu les mets dans un petit bocal, ils s'adaptent à la température du bain. C'est-à-dire que le poisson d'aquarium, il est là, malheureux parce qu'il pige pas tout pourquoi y'a un petit bocal, et assez pour que dans sa biomorphie, il grandisse plus ou moins pour s'adapter à

l'espace de son environnement. Si t'as un grand bocal pour ton ancistrus, il va aller le suçoter tranquillement par le fond quand il aura grandi et qu'il sera assez lourd pour ne plus que traîner sur la simili-plage que tu lui a confectionné. Si t'as un minuscule bocal, ton ancistrus il va rester minuscule aussi, pis là il montera jusqu'au plafond lécher la vitrine de la réalité en espérant pour que tu aies les sous...

Le singe de zoo, il est là, et lui c'est pas aussi flagrant, sa capacité à s'adapter. Il va pas rapetisser comme ça, gratuitement, sous réserve que les cages se resserrent, s'amoindrissent, tout ça à cause que y'a de plus en plus de visiteurs dans le zoo.

Et puis le singe il a lu des histoires de goéland. Une histoire surtout. Et il sait que certains habitants de la planète bleue n'ont bien que des cartes marines en guise de cervelle. Il voudrait voler et piquer, cerner les limites de ses propres ailes, de son fuselage conçu pour la voltige. Pendant que les autres goélands vont à la plage chercher les déchets humains sans se rendre vraiment consciemment compte que c'est parce que y'a plus de poissons, vus qu'ils sont tous capturés et enfermés dans des aquariums.

Donc bin entre la grenouille qui va crever, le poisson enfermé et le goéland qui vole des déchets plastiques, y'a là le singe il se dit...

"Soit j'suis aveugle soit j'vois plus rien.

Mais vraiment. Pas plus loin que le nez de Voldemort."

## *madame montre*

C'est une fleur qui dore dans un champs.

Le sommeil de la nuit l'abandonne alors que le tournesol fait face à l'horizon matinal. Ses pétales jaunes rayonnent de lumière, et alors que la journée avance, petit-à-petit et en suivant la course du soleil, il se tourne, il se dévisse du sol, afin de rester là, à regarder inerte, le temps qui passe.

Il se dit parfois qu'il déracinerait bien son pied afin de parcourir le monde, afin d'explorer sa liberté. Mais l'attrait du soleil est tous les matins le plus fort, l'entraînant dans sa léthargie contemplative, cette même énergie déployée à ce dont ils ont besoin, ces autres du monde ; une graine à griller, de l'huile à presser... Le tournesol est cerné par les obligations, et dans son champs il ne peut donc que dorer tranquillement en attendant la moisson. Il a un cœur sombre en dépit de son sourire couleur soleil. Granuleux, rêche, friable, il est énorme et pourtant, il est sombre ce cœur. Perché haut, bien haut au dessus des autres fleurs, le tournesol offre au ciel le bombement de sa poitrine. La dentelle dorée luit, s'éparpille dans le vent, aux yeux ébahis du passant qui se fait rare. Une vache, un lièvre, deux chasseurs... Une buse ou un héron ; un mulot et un campagnol. Et puis les rayons disparaissent derrière un nuage gris, et les pétales du tournesol restent jaunes et lumineux. Ils luisent même,

presque plus maintenant qu'il n'y a plus de couleurs aux alentours. Tout est terne sauf la fleur à la tête dans les nuages.

Dieus pleuvent.

## *Oronge*

C'est un chien bien rangé ; il a la range.

Cette maladie de l'ordre qu'on lui donne, qu'il se donne, qu'il effectue, et qu'il rend ensuite. Comme s'il tombait sur un os. Comme s'il avait à ronger comme il faut pour que tout soit tout bien. Ses crocs donc, il les peigne trois fois entre chaque repas. Et il ne faut pas aller contre le sens de la poêle, sans quoi il se brûle les coussinets, le chien, et alors il ne peut plus fonctionner à quatre pattes convenablement.

Il remue un peu donc, la queue de la casserole, avec toute la retenue que l'ordre exige ! Pas bouger ! Assis, debout, la balle, le mort, et toutes ces conneries de comédie sociale, tout ça pour avoir quelque chose dans la gamelle. S'il savait le chien, qu'à une époque ses ancêtres avaient faim eux aussi. Et que pourtant...

Il a la range le chien, parce que le chat a la flemme. Et si le chat a la flemme, il ne sait pas pourquoi pas mais il se dit que c'est parce que les souris sont trop bêtes. Un coup de griffe et la chair s'offre facilement en délice. La souris elle, elle est toute recroquevillée à trembler autour d'une graine qui elle, ne se dit pas grand chose de vocal. Alors le chien il voit tout ça, y'a ptetr un moment il se dit que c'est un beau merdier tout ça, mais surtout il se dit pas, mais il bave, il grince des crocs, bref, y'a un os qui passe pas dans le gosier, et alors il a la range.

Du coup au lieu de chercher la balle et de la rapporter, il fait un truc de ouf simplement : il la déplace. D'un endroit à un autre. Dans un but précis et utilitariste. Non, il ne s'assoit ni ne se lève par goût d'un ordre intraçable, non, il le fait pour poursuivre quelque chose. Pour une raison. S'il fait le mort, c'est parce qu'il y trouve un intérêt dans l'instant, et non parce que c'est marrant de jouer à ne plus bouger inutilement.

Et alors il est bien rangé et il a la range, parce que le chien il voulait qu'on fasse le beau pour lui, alors que l'harmonie ne vient pas que du chaos qui le dérange...

## *Thaûma*

C'est une chenille un peu bougonne. Elle ne l'est pas parce qu'une autre merveille miraculée comme elle lui bouffe le cul pendant qu'elle bouffe le cul d'une troisième.

Non, car thaûma, c'est sa nature de processionnaire que de vivre sa jeunesse pour inspirer l'humain centipède... Non, elle est bougonne parce qu'elle a bientôt fini sa cigarette et qu'elle a grandi avec l'idée qu'un mégot, ça va dans un cendrier, alors que dans la forêt de pins il n'y a pas de cendrier naturels. C'est pourtant normal, pour elle comme pour nombre de ses consœurs, de fumer sa

cigarette et de la jeter dans un cendrier. Et justement il y en a un là-bas, au loin. Puisqu'elle est en début de procession, elle le voit venir : il est propre, sain, prêt à accueillir sa fonction comme il se doit. Quand elle passe devant, elle a juste terminé. La braise est encore rouge, le filtre mou de substances, et sans arrêter le train de file, elle vise, tire, et marque son panier. Elle continue sa procession, et alors dans le cendrier, la braise rougeoit encore un peu, seule et subissant la solitude qui la consume d'une fumée allant s'amointrissant, sur ce bout de filtre avec du rouge à lèvres imprégné dessus. Inerte, le cendrier est là, avec son petit bijou, et puis...

Un deuxième bijou vient se calfeutrer. Lui il n'a pas de rouge à lèvres, mais pareil, il rougeoit, fume un peu, s'éteint et prend de la place dans ce grand cendrier un peu fortuit. Et cela commence et continue : un troisième mégot, un quatrième, un cinquième ; le récipient à déchets carboniques se remplit petit à petit. Et alors qu'il arrive à raz-bord, en voici encore un qu'on pourrait reconnaître : il a du rouge à lèvres dessus.

Les chenilles processionnaire ont un point faible : si la meneuse, pas très à l'aise dans les baskets qu'il faut à une procession, allant à l'encontre du principe suiveur, a l'occasion de rallier sa position de suiveuse, elle ne va pas hésiter à le faire. C'est pratique lorsqu'elles veulent grossir les rang en ajoutant une procession à une autre... Mais ça devient mortel pour elles si la procession se rejoint elle-même ! En effet, une ligne a beau avancer sûrement, si elle est un peu courbe et qu'elle se reboucle sur elle-même, elle va par définition, un peu tourner en rond...

Et en l'occurrence le cendrier il s'inquiète, parce qu'il se remplit par omniprésence de ses interacteurs, et qu'il est pas sûr : en tant qu'élément de l'environnement autant qu'en tant qu'acteur de la propreté de la forêt, il n'est pas sûr d'être écologique assez longtemps si elles continuent et que personne ne le vide...

### peuplet

C'est un peuple immobile.

Des bords de rive ils se font les habitants. Et en occupation plate et morne, grise, ronde comme ils s'espèrent, leur empreinte lisse les démesure au poids de l'ondée. Ils n'y peuvent rien faire que de subir leur course inerte, eux les galets des bords de fluide. L'eau coule, les roule en boule et les aplatit d'avantage, et puis lorsque, d'un répit, elle les laisse quelques tranquilles, en millions... Alors les grains se lisent dans le sable, les roches polies discutent entre elles, et parfois, se taisent.

Pour se déplacer rarement, ils utilisent les doigts. Un index sommaire, un pouce de l'autre côté. Ainsi envoyés dans la valdingue, rotation spinéiforme autour d'un axe étourdi, ils peuplent alors, ou dépeuplent au contraire, un décors à la douceur de leur dureté. Dans les herbes folles, un peu immergés, au milieu de batifoles d'oiseaux rares ou seulement raréfiés, le cailloux eux, demeurent en leur immobilité. C'est un peuple comme qui penserait qu'on ne les anime pas. Il n'y aurait pas, pourquoi pas, de substance autre que celle de leur voyage involontaire, subi entre les gravitations de terre et les pulsions d'eau. Le vent liquide érode la ténacité de ces futures poussières, mais en attendant, ils continuent à ricocher les reflets d'eau.

Un index et un pouce, c'est tout ce qu'il faut, avec un coup de poignet, pour animer les ricochets. Les galets alors rebondissent sur le fil, funambules aquatiques, soulevant un ménisque trop tôt disparu par la vaguelette. Rebondir, et encore. En surface d'un effort, platement reparti vers l'autre côté, une rivière se lace, avec des pierres. Un petit éclat de rien, d'une cascade ou d'un lac, sur les rives se renvoient, heureuses, ces populations silencieuses.

Se libèrent des rires.

Se pleurent des gouttes.

Les pierres lisent aussi.

## - IV -

### *monsieur Bougon Monsieur est bougon.*

Il est teurteure et demi et les magasins sont fermés.

Alors pour chasser la banane, il lui faut un fusil, une épée. Il s'arme de collets, de pièges tous plus fantasques les uns que les autres, il mesure le terrain et ajuste ses armes. Des lames, des poisons, des projectiles, des chaînes. Tout est là pour l'appétit, sa satisfaction, son entretien, sa renaissance.

Bougon parce que les magasins sont fermés, et surtout parce qu'il se demande quand a bien pu s'opérer un glissement qui fait que si les magasins sont fermés, il ne peut plus manger. Observer le lien entre ce bout de papier normé et ce qu'il a dans son estomac de primate, déjà, pour monsieur, c'est compliqué. Des chiffres, et des nombres, pour bien manger une banane qui pousse sur son arbre. Son arbre ? Quel arbre ? Aujourd'hui le singe, monsieur Bougon, il en est descendu, il a tombé, et atterri plus ou moins en pertes et fracas sur le sol un peu dur et un peu contraint de gravité, par rapport à la ramure des forêts.

Mais la ramure des rayonnages, elle, s'étend partout lorsque les magasins sont ouverts. Et tout le monde vient chercher sa banane de soja, son palmier essuie-tout, sa bave de lave-linge, son petit dessous à mettre par-dessus, son quelque chose contre rien ; un billet. Les citoyens de la jungle urbaine se succèdent, parfois en ordre parfois non, dans les files, devant le lecteur de code-barre, et quand ça fait bip, ils sont contents que leur avis soit pris en compte pour les directions du capitalisme. On vous vendra ces bananes-là, parce que vous les avez choisies. Merci à nous.

Monsieur est bougon parce que bien évidemment, lui, des billets, il n'en a que des un peu froissés. Ils traînent dans le fond de sa poche ; pas bien longtemps.

Et alors qu'il se demande où trouver encore une banane, bin il se dit que c'est dommage qu'elles soient toutes enfermées derrière ces billets, pour quiconque désire suffisamment vivre pour aller chercher de quoi sustenter sa faim.

Du coup, comme il n'a pas de billets, il se trouve des bonnes excuses pour garder le moral. Les magasins sont fermés, tous des feignants à l'heure où il ne faut pas dormir. Il se lève, monsieur

Bougon, à pas d'heure pour les déranger durant leur sommeil quiet de banquiers apeurés. Ce billet-là oui monsieur, fait de nous des êtres civilisés. Et pourtant, un singe civilisé, c'est contre-nature. Un humain contre-nature, en revanche, c'est civilisé. Et le singe il se demande des fois ce qu'il fabrique bien, avec ces humains qui construisent un truc pas toujours clair... Et lorsqu'ils discutent tous les deux, monsieur et monsieurs ne font que s'insulter l'un d'être l'autre, et inversement. Alors pas de solution : ils ont qu'à continuer à être bougons, et puis le reste adviendra.

## *Masses de livraison*

C'est un mouton solitaire, un peu bougon.

Il est bougon parce que les ours étaient comme lui, avant qu'il ne se passe des choses. La solitude, c'est une voie qu'on aurait tendance à croire avoir choisi de soi-même, mais le mouton quand il voit tous les moutons et tous les ours, il se demande si y'aurait pas un peu plus que ça, qui fait que des troupes d'ours, on en croise autant que des moutons solitaires, c'est-à-dire, peut-être, autant de ceux qui se sont posés la question de la solitude, et qui auraient décidés d'aller à l'encontre de leur nature. Oui, le mouton il sait qu'il n'est pas qu'un membre de troupeau, tout comme l'ours ne mange pas toujours seul. Et le mouton solitaire, il se demande s'il ne l'est pas ainsi à cause, d'une bonne décision de rejet, ou d'une faiblesse inavouable, ou simplement d'un effet statistique sur la différenciation des essences.

Toujours est-il qu'un troupeau ou un renégat, ça n'a pas la même vie selon l'essence sensée l'organiser. Effectivement, le mouton ne suit pas les autres qui broutent les pâturages, et quelque part ça ne l'empêche pas de faire pareil qu'eux, mais seul. A l'opposé il se dit qu'un ours trop ancré dans les bénéfices d'un troupeau, ne verrait plus la nature indépendante qui par nuance fait quand-même de lui un être social.

Le mouton solitaire, il se figure des trucs approximatifs à propos des carnivores. Il a entendu ces histoires de loups solitaires affamés et donc immoraux, qui dévorent les siens en effrayant les troupes. Et il se dit qu'un ours qui commence à s'organiser en troupes pour sustenter son immoral appétit, c'est comme des moutons face à l'herbe d'une prairie : elle n'a plus aucune chance de survie, et c'est ça la nature. Alors le mouton il réalise. Il voit d'un côté la nouvelle société des ours organisés, et de l'autre l'ancienne, des brins qui se sont unis pour résister. Entre les deux maillons de la chaîne, lui, le mouton, qui ne fait de mal à personne croit-il... En tout cas pas comme l'ours ou le loup pour les troupes.

Il se figure des trucs approximatifs, comme quoi des troupes d'ours, enfin destitués de leur égoïsme, seraient encore plus effrayants alors, et, maudits par leur propre effort, en viendraient à avoir plus faim ensemble que l'ensemble de chacun d'entre eux. Le saumon et le miel sont de bonnes denrées pour l'ours renégat, mais lorsqu'il faut nourrir une société de troupeau, il faut gérer d'autres quantités, et là peut-être qu'un mouton solitaire pourrait faire l'affaire. Alors il glisse, le mouton, entre les brins d'herbe il se fait discret, même pour en croquer un ou deux. Il glisse pour éviter les ours qui sont devenus dangereux depuis qu'ils ne sont plus égoïstes, plus coincés dans leurs cavernes. C'est effrayant car ils s'organisent, ils construisent d'autres cavernes, parfois sur la

place des prairies à mouton, parfois sur le chemin des solitaires. Que n'ont-ils pas compris à la paisibilité d'une vie de brouteur ? Pourquoi continuent-ils, toujours à présent mais en pire, à tyranniser les mangeurs pacifiés d'herbe inerte ?

Un brin contre une laine, une griffe pour les cueillir, une dent pour les faire vivre ; mourir de solitude est plus douloureux que vivre sans manger. Et au final les deux sont peut-être un peu plus proches qu'on ne le croirait de prime abord...

## *monsieur M'amuse*

C'est un singe pas tout-à-fait bougon.

En fait, il a même la banane ; le sourire qui monte comme une petite bête, jusqu'à ces oreilles lobées, en flageolet, racornées à une page de feuille de chou, qu'il ne saurait vraiment numéroter, puisqu'un sourire c'est tout sauf niais, quand sont sirotés les plaisirs limbiques d'un cervelet de primate, qui ne saurait lui, être saucé aux aromates. Car oui, il aime ce singe, sourire au soleil ; il aime s'émerveiller des conseils que la nature lui a toujours prodiguée, jusqu'à ce qu'au moins il sache s'émanciper, s'élever, ne plus lui en être l'élève... mais le maître ? S'il n'a plus besoin d'elle, le singe, c'est que la nature l'a mal élevé. Il est là, en train de l'étouffer, et de sa banane sadique il tire un jus épais, celui du sens tragique, que personne n'omet, et qui fait de lui ce qu'il nomme le comique, oui il ravit, il plait, et il gravit non plus les branches d'une frivolité au drama, mais bien les cieux qui transportent les rayons. A contre courant vers le soleil, il jaunit son sourire, il l'étincelle. Comme l'astre, lui n'a plus son pareil pour combattre l'ennui, et alors que s'amenuit son sens mortel, il en blanchit ses poils, et polaire, arqué contre le froid, il boute en train de mort, sirotant oui ce poison trop fort pour la raison, qui n'a de contre-effort que celui des bons, des corps à l'oraison d'aurore, il détresse son stress, calmement, le sourire aux lèvres et, sous la peau tâchée de laine, un objet inconnu, un abysse de la conscience, un fruit défendu ; la banane.

Ses paupières ouvertes, elles s'ouvrent encore.

D'autant plus que nait la satisfaction de l'espoir, ou l'espoir de la satisfaction ; sa réaction est un sourire, il fixe au ralenti cette impulsion dynamique qui l'intrigue et le propulse au sommet de son mignon petit péché adoré, et alors que devant lui s'immole un rêve pour devenir réalité, il jubile, il foisonne de bonne bile, dans l'estomac de ses talons, il s'envole loin des villes, loin des bidons d'huile au fond du garage, loin des fuites d'on-dits au fond de la gorge. Il sourit il pétille, la banane, il n'est pas tout-à-fait bougon et dans l'instant ralenti, ne risque probablement plus de l'être. Il sent l'envahir tout ce plaisir interdit, ce morcellement de l'âme, cette explosion chimique qui le renvoie à son rapport à ce qui l'avait mu. Ému, donc, qu'il est, il sourit. Jusqu'aux oreilles maintenant.

Car sous les branches, sous la lune nette, à présent éclairé par la nuit.

Eh bien il fuse comme une étoile filante dans le nouveau sens que lui permet l'obscurité.

## *monsieur M'affame*

C'est un humain un peu bougon.

Il est là, entre deux gouttes de pluies, et en fait il en a marre de sa soi-disant supériorité animale. En vrai... il se trouve fier, très, trop, de savoir fabriquer un parapluie, car alors il se met à dominer les nuages. Plus besoin de maugréer qu'il pleut, lorsqu'on a un parapluie, c'est le principe même ; et pourtant.

Et pourtant n'est-ce pas elle qui domine à le voir se couper en quatre pour l'éviter ? N'est-il pas encore plus bougon de sortir que quand il pleut lorsqu'il a un parapluie ? Au final on ne peut pas vraiment vivre loin des nuages capricieux. Ils finissent par tout rattraper, et il a beau essayer de slalomer entre les gouttes, l'humain, il finit quand même toujours un peu trempé.

Alors il se demande. Pourquoi le parapluie ? N'est-il pas plus confortable à déambuler libre de se faire mouiller sous l'eau ? Il sort, il s'hydrate les vêtements, et ainsi par une promenade impromptue, il réapprend à aimer le fluide vital, l'universel liquide qui nous anime tous et que certains fuient d'une certaine manière, un peu étrange.

Et puis le bruit de l'eau lui donne une soudaine envie de pisser. L'humain il ne peut pas, dans sa promenade. Car citadine est-elle, et lui ne pisse pas contre les murs. Il se dit alors que dans son monde, même pisser ça demande autorisation de la société ; un chiotte publique, un privé, il en faut quand même un.

Alors il va dans un restaurant et avant de payer l'addition, il va profiter du service gratuit naturel offert à ceux qui ont payé. Mais perdu dans le petit coin d'orage de l'établissement, il se sent étranger à son contexte. Une fois sa vessie vidée, il retourne à son assiette et tournicote sa fourchette.

Autour de lui les tables sont impersonnelles. On s'y rassemble pour faire croire à l'effectivité d'une cohésion sociale affichée. Les amitiés se renforcent autour de la célébration de l'estomac, tandis que dehors, il pleut.

Lui est seul, bougon, et humain.

Il n'a plus faim.

## *monsieur M'étale*

C'est un humain un peu bougon.

Il arrive sur les ruines de la ville de singes. Son gant le démange, il ne peut se gratter. Les murs s'élèvent, droits, leur matériau sombre et lisse, si dur que rien d'autre que le temps ne les affecte. Les singes ont désertés les lieux il y a trop longtemps pour que ne subsiste un quelconque effet de leur présence, autre que cette marque atemporelle de leur géospatialité appliquée. Il est de ce ressort la satisfaction d'un retour ordonné, d'une quelconque direction médullée, tirant dans ce qu'on se fait du lierre grim pant, une image salvatrice pour l'âme en peine des apocalyp tes ; les temps de misère se succèdent, on ne leur prête une attention que parce qu'il y a dissolution d'une matière de réverbé, et son aura sombre n'a en effort ni sa propagation ni sa diffusion. Elle se diffracte.

Et l'humain observe, en déambulant dans les ruines. Il observe les ombres s'étirer par l'horizon d'un soir au couchant bien trop rouge, bien trop sanguin. Mais il ne soupçonne qu'un hypothétique instant que le bruit qu'il entend derrière lui, soudain, soit autre chose que ce qu'il espérait.

Il se retourne.

Face au singe.

Un peu bougon.

## *monsieur M'édite*

- Vous êtes bien calme pour un individu qui va mourir...

Le singe a prononcé ces mots, comme si une statue géante et pointue était enfoncée dans le sable d'une plage d'eau de Cologne, à l'imbue déstructuration de la liberté de libérer...

L'humain, bougon, ignore un peu de tout ce qui l'a amené là, et son gant le gratte sans le démanger, cette fois. Des plaques articulées, des tuiles de métal, qui portent la chance au quatre trèfles des vents d'un aurorement de la conscience. Ses yeux trépidants sont devenus blancs, par l'aveugle épaissement d'une lucidité interne. L'humain voit le singe, qui de son bleu iridescent, lui lance des éclairs. Il lui dit qu'il va mourir. Et l'humain veut bien le croire.

- Que vous parliez ou non, la lumière n'est plus sur vous...

Ton menaçant.

Aura d'un délirium animal. Ténèbre à l'irrespect des raisons invisibles, à l'illumine de crayon, il trace. Un regard. Style ôté du carcan, la photo se décadre, à côté, un stylo, pointé pour ne pas trop écraser les écrits criés trop tôt, trop tus alors, qu'un silence aurait tout déclenché, dans le bruit d'une vague qu'il ne se permet, l'humain, de prendre autrement que par ses lèvres pincées, sans rire, sans maugréer.

Le singe gonfle et pulmone. Il flatule presque.

Omettant un sang-froid ancestral, le faciès de cousin n'aurait pas le temps à perdre pour autre chose qu'un barbecue pratico-anthropo. Sage est-il de ne pas trop se sentir obligé de poucer contre écrou toute minusculerie à sa portée. Non. Le singe est magnanime. Il lui ordonne simplement de souffrir, à ses sons, et ce sont, des sourires que l'humain voudrait pourtant voir sur les commissures du destin.

Alors il sourit. Contre festin.

Contre appétit.

Contre faim.

Contre dit.

## *monsieur M'est trop*

Les deux figures se font face.

Bougons sont leurs airs un peu méfiants, un peu furibonds mais trop silencieux du faciès pour exprimer le désarroi face à l'impromptue confrontation. Pourquoi ? Pourquoi cet effort à détruire l'autre ? Mais c'est comme cela, cher soleil qui te couche, derrière l'horizon, pour ne plus que voient les ombres ton aura chaleureuse. Sans toi oui, il n'y a que le froid, ce n'est pas que tu sois l'éternelle bonté incarnée, c'est que brûle en toi ce qui fait d'autre chose l'obscurité. Et pourtant, naturellement, singes et humains se lancent des pierres, non parce qu'ils sont hommes à faire la guerre, mais parce que tout est guerre dans cet univers, y compris l'immobile pacification des raisons...

- Palabrons...

C'est mieux que de s'écorcher, diraient-ils de concert, mais cela ne fait que déplacer le problème. Car les plaies de leur paupière s'écarquillent, se démaquille en quelque chose de tracé au sourcil étonné, froncé, haussé, contre toute envie d'en finir. Terminée la quête de sens aux lances à pointes empoisonnées, aujourd'hui la violence est ailleurs, oui dans les mots qu'ils vont se prononcer. Et s'ils ne prononcent pas, alors paix il y aura : plus rien à ajouter, si ce n'est ce qui fut accordé. C'est que tout va bien...

- Tout va mal, singe...

L'autre cligne des yeux. Non, tout irait bien s'il n'y avait pas ce désaccord qu'il voudrait bien voir aplatis de l'autre côté. Le singe voudrait souffler la paix à tout ce qui le blesse, et l'humain sur le territoire de sa ville, ne devrait pas exister ou alors ne plus. Mais le tuer serait ce qui fut à l'heure d'une autre époque révolue, qui ne supporte plus aujourd'hui le temps de donner le repos aux réfractaires... Pourquoi ? Pourquoi doit-on prendre sur soi ? Calmer le sentiment d'injustice. C'est tout.

- Pacifier est un combat, l'humain... choisis tes armes je te laisse le choix.

Alors ils se sourient.

Et l'un et l'autre savent qu'ils sont partis pour quelque chose d'autrement citadin que le tri des déchets en milieu scatomi-présent. Leur environnement les réunit autour d'une crasse immonde, ils en sont conscient. Mais de la beauté de leur âme ils entendent faire scintiller les éclats, dans ce monde terni par les ruines, par le glas d'une famine de la joie, d'une sinistrobésité, d'un claquage de la bonne volonté, d...

Perdus dans leurs pensées, le regard fusillant l'autre. Singe et humain sont bougons. Et ils ne le sont que parce que c'est dans la nature d'avoir à exprimer ce qui nous fait avancer ; le mort qui nous tire vers elle. Et qui ne peut que les soustraire l'un l'autre, si ce n'est eux-même par entremêlement des qui pro quos ? Nul.

- Installons-nous, il n'y a plus que toi et moi dans ces vestiges.

Soit.

Alors ils furent en tailleur, dans le sable chaud de la ruelle. Et l'un à l'autre ils déblatérèrent, autour de l'univers. Une nuit passa et au matin, il en était de quelque chose de particulièrement éprouvant qui s'était déroulé. Des aveux des plaintes, des accusations et des procès. Quelques échanges en somme, allant principalement de la découverte affligeante de l'autre. Un singe et un humain ? Quoi de si différent en eux que leurs illusions sur des similitudes ? Peut-être ce croisement de jambes qui les isole et les réunit. Autour d'une palabre. Qui jamais n'en finit. Que jamais ne se marbre. Et alors que pourtant l'un et l'autre, aussi rigide que l'autre et l'un, n'est une substance que seuls eux-deux savent communément synthétiser. Ils le font donc.

- Pourquoi braver nos différents si ce n'est pour se retrouver uniques, entre nous ?

Il n'y a plus qu'un soleil qui tourne, quand la raison se défait de l'incarnation. L'humain a posé son gant, qui ne le gratte plus. Le singe l'a essayé, ça l'a gratté. Alors de capes et d'épées, ils échangent les parures de la réalité. Une peau de banane les recouvre quand ils cherchent une couverture, et tâchés de ratures, ils se gomment les messages trop cités. L'un est l'autre, mais jusqu'à seulement là où l'autre n'est que lui. Un sourcil ou un nombril. Lire son identité, son lien à la fraternité qui nous unit vers le sel de nos fruits de mer...

- Voyageons de concert, mais point jusqu'aux enfers de l'autre...

Ainsi formulée, la nuance les siet.

Ils aiment et haïssent ; plus de fausseries à la politesse. Lorsque l'un rit l'autre en liesse, c'est aussi ce qui permet que d'autres formes de sourire les affiche sous un profil de jour au meilleur d'une forme de banane. La peau tendue, les poils aux pattes, les yeux si vus, qu'ils ne voient plus sans lune au soleil, la nuit trop nette pour être sans étoile. Des nuages sur les ruines, les bâtiments d'une bruine d'habitations, maintenant désertée par humidification des nécessités... La nature les appelle, le singe hèle l'humain, encore trop loin pour être entendu. Sous son casque il maugrée. Il s'étale en fer à rougir.

- La lance de nos cœurs ne fait plus le poids.

Le singe et l'humain ne savent pas qui est l'autre, et en l'un ils s'incarnent, toujours aussi personnels que s'ils avaient été deux. Face à face, sans trop d'interférence, ils testent l'interface de leur cohérence. En dialogue halluciné, ils discutent et reparlent, débite des trucs en mots un peu animaux. Mais aucun des deux ne sait ce qui se trame lorsque d'un clin d'œil, ils déclenchent les étoiles filantes. Elles luisent un instant glissant, sans qu'ils ne leur prêtent attention, puisque de soutenir leurs ponts regardés, ils se sentent absolument dévoués. La vibration les mène à ce qu'ils nomment la passion intelligente. Ou presque.

- Ôte encore une épaisseur et tu seras nu...

Alors ils se destituent de leurs codex.

Et ainsi ils se sont tus, à la fin de l'index.

Comme si convenus, ils demeureraient perplexes.

## ***messieurs les cas m'isolent***

Les ruines accueillent les deux antipathiques.

Chacun de leur côté grommelant, ils s'accompagnent de misanthropie, lancent des éclairs vers le néant, et l'un sur l'autre se télescopent, lors d'une palabre inconstante. Plus rien ne les retient si ce n'est un lien insécable entre leurs entités respectives. Et de respect ils habillent leur haine, de bienveillance est recouverte leur rancœur, de volonté leur abyme se remplit. Il n'y a derrière les sourcils froncés, aucune animosité. Seul le poids du passé s'évertue à les rendre amers, et eux se tuent donc, à petit feu dans une atmosphère au solstice de leur passage.

Le singe dans sa ville est seul ou envahi.

L'humain dans son monde n'a plus de place.

Tous les deux ils font face au soleil d'un soir, et alors que reprennent les échanges, il n'y a plus d'arrêt à la communion de leurs âmes. Un festin partagé, celui du riche de la pauvreté, celui des gueux endimanchés, mais plutôt sinon, du gratin un peu grillé, ce mielleux coulis d'une ambition à la survie, dans un monde aux forêts dominatrices, la grimpette sur les anciens monceaux de pierres recomposées, de verre en béton armé, de fer si bien lancé ; les murs supportent les serpents végétaux qui les parcourent le temps d'une vie, d'un aller sans retour vers une portion du chemin vers le soleil ; radieux. En toute saison froide.

Le gant gratte, ils se le passent.

- Vois-tu l'humain, ton règne s'achève bien après le mien, et pourtant je me dois te tracer une voie. Précédant dans le course, je te vois me suivant sur la pente de la grande ourse : tu vas passer à la casserole, moi j'ai fini tes rations d'alcool, il en va de cette frousse à farandole qui nous habite, l'humain. De quoi as-tu peur ?

- Je ne sais, singe.

- Alors prends le temps de savoir.

Ils se posent sur un banc de béton, atemporelle transcription en réel, de leur assise sur le monde, le point d'appui d'une mèche étincelante, éclairant la planète.

Le regard perdu à l'horizon, ils s'ignorent en pleine conscience. L'un et l'autre, morceaux de cet univers, à la fois distincts et reliés. Ne se permettent qu'en jardin secret de cultiver ce que l'autre souhaite, pour ne pas voir ce qui se fait dans leur tête à eux, qui alors sont pas mieux, qu'une perfection dépassée par la raison de leur familiarité.

- J'ai peur des chats, je crois.

- Comment ça ?

- Eh bien : leur stoïcisme me laisse impuissant.
  - Les envies-tu ?
  - Je les considère, singe, je les aime et les crains. Je les envie, oui, aussi, mais jamais je ne me défais de notre destin.
  - Ils sont comme nous pourtant. Ils sont, nous.
  - Tu le sais mieux que moi, je suppose.
- Au ruisseau des endives.  
 Les nénufleurs.  
 S'amuse-t-ils à peine que l'amertume les fait vomir.  
 Ils se délestent bientôt l'un de l'autre.  
 Lorsqu'il repart, l'humain ne sait où il va.  
 Le singe ne sait où il demeure.

## *Carré d'os*

Un pont en ruines en balcon sur bruine.

- Tu as oublié, l'humain, c'est là ta perte. Une mémoire qui te maintenait dans le temps de ta vie, celle justement au crépuscule d'un monde meilleur, sans toi. Tu sais que rien ne sera plus jamais pareil, et tu traînes un peu. On te laisse. Comme tu te délaisses. L'humain, peut-être ton tort est de te croire digne de toi-même. Les singes ne savaient pas, nous ne saurons que...
- Singe. Mon gant est tout pour moi, et je sais qu'il me perdra. Mais il est plus fort que toi. Avec ses plaques de métal, il gaine mon poing et je suis invincible. Le mérite n'est plus dans la nature, ou alors c'est ce que j'en crée une nouvelle qui fait la valeur de ce qui sera.
- Je ne crois pas, l'humain. Car vois-tu ton gant, c'est en ce moment-même un singe qui le porte.

Arcade.

En sang, l'humain tourne de l'œil à terre. Il se ramasse à peu près, sonné, il dégoûte son ressenti, outré, blessé, atterré. Il ne faisait pas confiance, alors la confiance lui a joué un tour. Le singe hausse une lèvre. Le regard en biais et de haut, il hume l'humain de son nez plat. Les pores d'une peau de cuir se drainent d'un soupir, et l'humain suffoque à ce moment, cherchant vainement où poser le calme de ses yeux.

Le singe réajuste le gant sur son poing.

- Tu vois il me démange, comme à toi. Je ne vais pas le garder éternellement. Car vois-tu il ne faudrait pas qu'il me rende comme toi. Regarde-toi maintenant que c'est moi qui l'ai. Tu vois ? Comme moi j'ai l'air hautain maintenant que tu es à terre ?
- Qu'est-ce qui te prend, singe ?

- Il me prend ce gant, l'humain. Tu le sais, tu as voulu me le partager. Maintenant lève-toi si tu veux le récupérer.

- Singe, attends...

- J'ai dit.

L'humain se ramasse, mais ne se lève. Des jambes sans forces brassent le sol. Une main fébrile trémousse des cheveux, pendant qu'une autre tremble du coude pour soutenir un corps qui se pousse à l'allonge, alors que non. Il faut se lever. Le faut-il ? Des pensées agitent les paradoxes de l'esprit de l'humain. Il devrait, il aurait du, il pourrait ou aurait pu, il voudrait, aurait voulu ? Il pourrait vouloir ou aurait voulu pouvoir, croit-il. Quelque part même, il sait qu'il voudrait avoir voulu, ce pouvoir en fait simplement imaginé plus que su, mais voulu qu'est-ce que c'est ? Maintenant il retourne la situation, un gant. Qu'est-ce qu'un gant dans un visage ? Pourquoi cette sensation piquante, écrasée, déboussolant la tête comme si elle n'était qu'une boîte fragile. Pourquoi ? Parce qu'il faut se lever. Dans tous les cas.

- Singe. Je n'ai pas que la paix comme solution, mais je croyais te l'avoir proposée. Que fais-tu de la confiance ?

- Et toi, l'humain ? As-tu vérifié que tu avais la mienne ?

- N'inverse pas les rôles. Comment t'expliques-tu ?

- Je n'explique plus, l'humain. Je réplique. Tu n'as plus raison depuis que tu as perdu la raison. Et tu aspirés la mort autour de toi, bien trop pour qu'on te laisse faire plus longtemps.

- Tu vas me tuer ?

- Tu vas mourir.

L'humain nu sort de sa poche une dégainé d'arme-à-feu. Un clic annonce qu'elle est chargée. Pointée sur le singe elle fait mine d'intimider. Le singe ne fronce plus le sourcil, au contraire se détend-il. Presque dérisoire, est la réplique du gant, qui plie le poing sorti de par terre et le désarme sans l'ombre d'une hésitation. Le doute n'est plus dans l'espoir de l'humain, ni dans la déception du singe, effective.

Un crac annonce que le poignet ne supportera plus qu'une deuxième fracture s'il en revient à rencontrer le gant à nouveau. Un cri, étouffé, dégluti. Le singe demande à ce qu'il se lève, s'il veut récupérer.

Mais l'humain n'a plus accès à la raison, comme l'a dit le cousin.

Il ne veut pas savoir s'il va se lever ou pas, il veut savoir si... Si il veut récupérer le gant ou pas. Tout n'est plus que cette question. Le gant. Doit-il lui revenir ? Il sait sa dangerosité. Il connaît ses rouages. Il est fatigué l'humain, il laisserait bien, enfin, le gant au singe en débarras. Mais savent-ils seulement...

Alors il se lève.

- Singe. Aïe. Que veux-tu ?

- La volonté n'est rien.

- Au contraire, singe. N'oublie pas que ce n'est pas le gant qui décide. C'est toi. C'est ta volonté.

- A l'heure où l'on est, il n'y a que l'urgence. Tu es un danger par ton existence, pour tout ce qui est sur cette planète. Regarde-nous te fuir. Regarde-nous tant que tu nous vois. Un jour nous ne serons plus, alors que toi...

- Je vais te tuer si tu ne me tues pas.

- Je n'en suis pas sûr. Tu as le doute. Tu sais que le gant je le porte maintenant, et que c'est de ton histoire que tu ne saurais tracer un trait sur la mienne.

- Admettons alors qu'il nous faille partager ce qui fait que le gant est une malédiction, singe. Je ne vois que cette solution, sans quoi toi comme moi finirions comme tu me décris. Je le sais aussi singe...

- Essaye donc de me l'ôter à présent.

Des bruissements se font entendre aux alentours. Dans les buissons des bestioles jouent de mauvais tours à l'oreille paranoïaque de l'humain aseptisé, marqué par la terre sale de ses cernes.

Le singe ôte le gant, le jette derrière lui et fait face à l'humain qui titube. D'un coup innocent, il endolorit l'épaule opposée au poignet fracturé. L'humain emporté par l'impact, est poussé vers l'arrière en un frisement de cheveux ; il manque de tomber à la renverse.

Hélas, ses pas vers l'arrière le conduisent en perpendiculaire au sens de la route. Il s'approche du bord de la voie. Un parapet pas bien haut, qu'est-ce sur un pont en ruines ?

Les cuisses ne suivent alors pas, pas tout de suite, le corps, qui passe par dessus-bord. Le singe un sourire, des dizaines de mètres et même l'eau ne le sauverait pas. A moins que sa vie ne vaille vraiment le coup.

A moins...

En contrebas :

Plouf.

## *Quinte de tous*

Le singe retourne dans la forêt.

Il ne sait pas que l'humain survit mieux que lui à l'assaut des flots depuis qu'il n'y a plus d'arbres dans sa maison. Alors oui, sans un regard il a laissé le pauvre couler, toucher le fond, remonter. Il s'est fait emporter par les flots l'humain, en contrebas il file, dans le courant d'un torrent imperceptible depuis la forêt, celui qui coulait sous ce pont et qui rejoint les eaux salées de larmes d'une planète oubliée, oubliée par ses grouillant phénomènes qui l'habitent.

Il est un peu abattu le singe, car il ne souhaitait pas en venir à cet extrême. Après tout nous sommes tous frères. Surtout eux deux. Alors quand la forêt lui a soufflé que c'était à lui de prendre la responsabilité, il a baissé les yeux. Résigné.

Là il erre, il arpente les souches et les racines. Rien de bien aérien, seulement est-il dans son environnement. La forêt cache la lune d'une cime austère, à présent que la mort plane sur son âme, au singe qui ne voit alors que par l'œil de la mort, et s'en attriste de tout ce qu'il voit. Cette mort

qu'il retrouve, qu'il respire, qui l'imprègne et le maudit dès à présent depuis le non-temps, assurant que de sa main quelque chose passa vers l'au-delà. Son frère.

Il n'a pas choisi cette forêt par hasard.

Pense-t-il aussi y trouver quelque réconfort. Le cerf est dans les alentours, il le cherche. Lorsqu'il le trouve au bord de l'étang, il le rejoint pour se désaltérer. La lune est ici affichée, évidemment et se reflète, dans l'eau calme, l'eau lisse, l'eau noire d'encre, avec des nénuphars gris qui arrondissent ses bords, et bullent quelques ombres d'aquarelle.

Tout est sombre. Tout est gris, pas même souris ou ni anthracite. Un gris charbon, pur ou presque, total de la nuit. Les formes s'y découpent à travers des contours scintillants. Les étoiles ; des yeux luisant. Les reflets ; quelques reliefs cristallisés. Une goutte ou deux, une toile d'araignée. Des feuilles humides, oui, et des mouvements batraciens. Une petite scène immobile dans la quiétude d'une nature que le singe entendait retrouver, et qui semble effectivement s'apaiser.

Mais lui.

Lui n'est pas en paix.

Il demande au cerf ce que c'est que d'affronter l'un des siens.

Et dans les bois ils se répondent.

Mourir d'exister ne serait pas comme vivre pour mourir. D'après le cerf il n'y a que la paix intérieure qui justifie la réaction ou l'action de mort. Et la vie est d'autant plus précieuse qu'elle s'y gagne à la fin. A la fin de toute atteinte à l'existence, celle démarrée pour affronter les autres, leur enfer, leur doute, leur certaine attitude qu'il convient de contrecarrer ou d'accompagner, mais toujours sans se renier. Et le cerf de solitude se sert, il sirote l'étang, brame dans le bon temps, et se casse le crâne contre celui de son prochain. Quelque part pense le singe, il est comme l'humain.

Et lui aussi le singe, lorsqu'il gonfle de la poitrine, c'est pour tuer l'autre ou se tuer lui. Et il n'y a que lorsque l'autre meurt que lui survit. Un choix d'atome, un rebond impromptu, quelque tolérance zéro qu'il se figure pour délimiter là où le doute s'imisce. L'humain avait peur, mais il avait raison.

L'humain n'avait pas que la force. L'humain.

Le cerf admet qu'il n'y a pas plus majestueux que lui dans la forêt, mais paradoxalement il tire de son mystérieux panache une ambition solitaire, comme si d'ego il ne voulait partager sa substance, et alors ; il se frotte contre un arbre, il silence entre les pousses, les troncs lui font son public, car les végétaux restent impudiques. Irréputables. Ascétiques. Les arbres alors émettent des voix, des vibrations, et le singe touche l'herbe du doigt en guise de connexion.

Et le vent souffle.

Il souffle que les feuilles se rassemblent.

Tourbillon dans la nuit obscure, il n'en est pas plus invisible. Ses copeaux de dentelle supportent alors une atmosphère, mouvante au possible de sa distorsion impalpable. Le singe frise son poil. Le cerf est trop dru. Mais une larme coule et se confond avec la rosée naissante.

Le matin point.

Laissant le cerf retrouver sa solitude, le singe repart, encore un peu gris mais moins sale, dans son esprit. Le cerf lui a dit que la paix survient après la douleur, et qu'il vaudrait mieux espérer que la mort ne soit pas qu'un enfer. Tout au plus le paradis n'est-il que le complémentaire de ce qui suit la vie, et que d'articulation des antagonismes nous ne pouvons nous départir, même une fois que nous ne sommes plus.

Le singe était perdu dans les cieux des ramures, il ne voyait que la confusion des branchages, et alors il s'était réalisé que d'aucun des vivants il n'avait aimé autant que l'humain. Son fils, son frère, son cousin. Un truc proche qu'il n'était pas obligé de sentimentaliser. Mais il l'avait fait. Il avait ri, souri, esclaffé de joie à la fierté de son autre soi, et aujourd'hui tout était terne, sauf la certitude d'un temps écoulé, bien dépensé autant que gagné. Pour une issue anxiogène ? Peut-être lui fallait-il à cette histoire, quelque fin amère, pour que rien ne se regrette, autre que la fin elle-même. En évocation d'un souvenir bien heureux, le singe gratte une écorce.

Puis il grimpe, et rejoint loin de sa ville, le chemin qu'il a emprunté, loin du gant, du pont, du béton et de la cité, ce qui d'organisation maîtrise les passions pour les voir s'envoler. Ou couler. Comme de raison appliquée il a fuit la raison. Dans un arbre, il était, et il va réfléchir à comment savoir où il doit être. Maintenant.

Alors qu'auparavant, bien longtemps avant un autrefois ; il était dans l'eau. Dans l'eau vague. Comme celle d'un torrent. Et il vivait là.

## *Apex décimal*

Le pauvre singe est un peu bougon.

Alors il s'en va défouler sa ténèbre dans les foulées d'un sentier naturel, creusé par les pas, creusé à la dent d'un trépas accumulé, multiplié, des centaines de vies ont passé pour grimper le volcan. Chacun y aura perdu une sandale ou un trousseau de clés. Certains y auront gagné de quoi sustenter à leur vie une aura chaleureuse, quand de contemplation bienheureuse, ils palpitèrent au sommet, la lave en ébullition dans cette cuve naturelle, ce téton de la terre, en vie d'un lait rougeoyant, giclant par gouttes d'une pluie brûlante, et à l'aura de fumée que les cendres ne savent qu'alourdir.

Il marche le singe, de ses mains il tâte l'atmosphère d'un terrain pas austère, plus, depuis que l'humain n'est plus, lui, et lui aussi, si hautain qu'il se perçoit, le torse bombé, velu, veule et voulant la venue d'une autre ère à ce que seul le temps sait rendre prospère. Puisque de son côté les sourcils sont froncés : c'est que quelque chose ne va pas. Pourquoi ?

Il bouscule des fougères. Les branchages aventureux s'écartent malgré tout sur son passage. Quelques cailloux se mettent à dégringoler, et alors la terre s'aplatit encore un peu plus. Des herbes courent, basses, et entre leurs brins quelques insectoïdes se télémorphent. Il n'y a plus que les lombrics invisibles qui traînent à cette heure matinale. Le soleil se lève à peine, et la fraîcheur de la nuit s'évapore lentement alors que le singe marche, grimpant la montagne. Il gravit un plateau, une clairière. Et puis de nouveau il longe une rivière, comme souvent le font à rebours, les aventuriers un peu couturiers des chemins ambitieux, un peu curieux des travers alambiqués, des trous verts un peu variés, un peu laborieux comme le sont charriés les ciments de la réalité. Et le singe arrive en forêt, il suit le sentier. Les cimes dépassent alors une surface de nuages, et au dessus de l'océan il arpente le versant livide de la montagne alors aseptisée. Des roches de plus en plus, et il n'y a plus rien de vert.

La crête est acérée.

Et au delà le singe se prend de vertige. Il inverse sa prudence, vers le haut le bas, et de nouveau à l'avant, il marche, jusqu'à l'abord des flots tumultueux. La plage n'est pas confortable. Mais le ressac est puissant.

Pour ne pas s'asperger, il reste à l'écart le singe.

## *Vénération*

Le singe il est bougon ; il a besoin de conseil.

Alors il va voir l'Immobile. Celui qui, en tailleur dans sa souche, a blanchi tout son pelage au froid d'un hiver intérieur, de glace, de marbre, poli et aux milles reflets des douleurs du passé, desquelles il tire la sagesse, cette capacité qu'on a de réparer nos erreurs. L'immobile allonge une barbe, il a les yeux fermés et les pouces en ronds jusqu'aux index. Ses coudes et ses genoux forment un laçage de ses membres plutôt paisible, calme et esthétique. Il respire l'harmonie qu'on lui prête souvent.

D'un soupir, il s'enquiert auprès du jeune bougon.

- Que te mène sur cette route, voyageur de la vie ?

Le singe ne réfléchit pas longtemps.

- Le remord.

Sans ouvrir les yeux, l'autre répond.

- Es-tu bien sûr que ce n'est pas le regret de n'avoir fait ce que tu devais ?

- Si, aussi, je ne sais quelle douleur est plus insupportable que l'autre : l'inaction ou la faute. Dis-moi, sage, suis-je seul frappé de ténèbre, où est-ce réellement le lot du vivant de mourir à petit feu ?

L'Immobile ouvre un œil, et cela ressemble à un effort physique surhumain. En fait il a ouvert les deux, mais le second est trop fatigué pour se hausser à un niveau perceptible d'ouverture. Et l'autre est à peine entrebâillé. Manifestant une intrigue qui lui est propre, il bouge aussi quelques lèvres.

- Seuls les nuages ont la réponse, mais les arbres se questionnent aussi.

- Et l'eau alors ? Que dit-elle porteuse de vie ? Est-elle si exigeante que ça ?

Un sourcil se bouscule à froncer d'intérêt complexe et douloureux.

- Oui... Probablement que l'équilibre...

- ...sage ?

- Pardon. Laisse-moi m'égarer quelques temps, et reviens avec autant de poids à mon âme. Je flotterai dans ton entre-deux-eaux, et nous nagerons agréablement. Reviens demain.

Alors le singe va faire une promenade aux alentours. Une journée court ainsi, et lorsqu'il revient à la souche, le sage a poussé ; imperceptiblement.

- A présent, voyageur de la vie, nous allons un peu nous raconter. Cela permettra quelques détours à ne pas prendre, si tu me suis. Pour ma part je n'ai que le fruit de mes réflexions à partager, et rien que l'effort d'une discussion est pour moi dénaturation de mon essence. C'est pourquoi je reste ici, immobile, à attendre des bêtes comme toi qui reconnaissent la nécessité de se dédouaner des choses mortifères de la vie. Alors maintenant raconte...

- J'ai tué mon frère.

Le sage reste impassible, mais il se ferme un peu en réalité. Tout autant, ses portes s'ouvrent, et il lâche un autre soupir.

- Cela te préoccupe assez pour que tu commences ainsi. Tu l'estimais.

- Je l'aimais, et je suis amer de ce qu'il a fait d'insoupçonnable.

- Il n'était pas toi, ai-je envie de te dire à l'honneur de désillusion. Ne te pose pas la question du mérite passé : je te suggère de te donner les raisons de poursuivre le bien que tu poursuivais par tes actes. Si tu les regrettes ils ne feront que du mal. Alors que si tu en fais quelque chose, le positif de tout ceci te reviendra bienheureusement.

- Mais la mort, sage...

- Tu te demandes jusqu'où ton âme salit ce qu'il reste de ton frère. C'est normal. Apprends à nettoyer plutôt, c'est la même incertitude.

- Je ne peux pas ; il était trop...

Le singe s'arrête au milieu de quelque chose qu'il n'ose pas continuer. Son regard s'amointrit. Sentant sa douleur, le sage ferme à nouveau les yeux et inspire la paix à grands poumons.

- Que te disent les nuages, sage ?

Quelques instants s'écourent.

- Que la réponse n'est pas à notre portée ni à toi ni à moi. Que la sagesse elle-même est largement plus vaste que ce que nous n'oserons jamais toucher d'espoir ; la vertu est infinie et ils soufflent, ces nuages, il volent comme jamais notre lourdeur terrestre ne nous permettra.

Le singe se plante ici, dubitatif.

- Que faire alors ? Si je suis déterminé à trouver de quoi agir, c'est bien de principes dont je suis à la recherche. N'en as-tu pas en ce qui concerne la culpabilité ? Je ne sais comment vivre à présent, car me hante ce passé.

Semblant s'intéresser, le sage est pourtant si loin de ces ennuis, là dans sa souche, qu'il paraît étrange qu'il puisse formuler un conseil pertinent. Et pourtant à qui sait l'écouter, dit-on, se révèlent des directions à l'existence que lui seul sait visiblement générer.

L'intériorité insondable de l'Immobile effraye un peu le singe. Mais il a confiance, car on lui a dit qu'il y avait ; cette confiance.

Il attend la réponse du singe blanc, qui tarde un peu, presque endormie alors.

- Faire. Agis selon sa mort. Doit-il exister encore et perdurer à travers ton acte ou au contraire disparaître dignement et définitivement ? C'est à toi, vivant, de choisir, et d'agir. Il n'est là que par ces souvenirs que tu entretiendras. Et de ses erreurs il t'est à toi, possible de rendre un juste honneur.

- Je dois perpétuer sa mémoire, quelle qu'elle soit, alors ?

- A ta manière, surtout, et sans irrespect envers le compromis de vos âmes.

- Pourquoi pas...

- Que vas-tu faire concrètement ?

- Je pense aller questionner. Aller découvrir. Explorer.

- Ah ?

- Lui le faisait, et c'est à la fois là où je l'admirais et là où il a failli.

- Donc ?

- Donc je me dois de continuer sa mission. Je pense. Et tenter de réussir là où il m'a demandé de lui rendre compte de son échec.

- Paix.

## *Intermidial*

Un oursin, ça pourrait paraître bougon.

Mais au fond, c'est un peu tout mignon.

L'oursin pourtant, il était bougon. Oui on va pas se la faire à l'envers, quand tu construis une biologie acérée contre-incidence, ça fait des trucs enfermés dans une boule de piquant. L'oursin, il est piquant. En tartine de néant, il se décapsule un instant, et lorsqu'il se déguste, c'est juste... Juste. Et donc, il se balade sous l'océan, parce qu'il peut ne pas amasser de mousse puisqu'il boit les marées et ne peut les réparer. Bon l'oursin il est bougon car bien évidemment, il voudrait un câlin. Un bon.

Il se plante de route sur sa route il est piquant de doute, car il aspire les trucs de trous étoilés comme on ausculte une géométrie sacrée. Oui. Bon. L'oursin il est bougon, il voudrait se prendre pour un ourson. Tout doux. Tout moelleux. Quelque chose de mignon, mais pas qu'au milieu. Il faudrait d'attention qu'aucune griffe ne se signe, il n'y avait qu'en prémisses des auspices lovhaïn'piss, mais les pics, les piquesses, se poilent en ourserie là où se dressent oursination...

Bon.

Un oursoin, ou un oursion, c'est selon. Le choix. De libertation. Pracrastinatoresque, d'un virulent vortex déjà serré contre rigidité, mais également à serrer de culminance dirigée. Un cri se tale, sous l'océan, le son n'est pas pour les oursins, aucun saint chez ces oursons, car le son oui se vague, se morfond et se divague à lui-même. Vulgairement. Toujours.

Un oursant, comme un enfin, en fond de teint trituré au visage d'un soulèvement de pensée, une onde, un sourcil dans un micro-onde, une planète pas tout-à-fait ronde, on demande ce qu'on démontre, des montres à aiguilles, à aiguillons, d'oursin d'ourson, les poings les ponts les peints de tons... Et dans tout ceci, un ours-dindon.

Il a la farce, il a le clairon.

Il fait pas trace de son tison.

Le fameux oursin au bout d'une pique.

Au destin un peu trop tragique.

Pour qu...



## *La conscience du spirographe*

C'est un truc dentelé, avec tout plein de dents.

Un peu bougon il est l'objet, car il va servir à illustrer un type d'objets bien particulier qui n'aime généralement pas être comparé à un objet, v'là la difficulté et donc, le lourd fardeau du spirographe dentelé. Il a des dents, et ces dents ne mordent pas vraiment. On va dire qu'elles broient des couleurs. En fait, si tant est qu'on puisse parler de mâchoires, ce qui porte ces dents est en perpétuelle mastication tant qu'on veut le faire ingérer, digérer ou exagérer des trucs. Genre un trait. Au stylo. Noir.

Le spirographe il se dit pas toujours que ouais, il est un cadre non pas pour décorer avec un tableau, mais un cadre pour décorer un tableau. Vierge. Donc bin le truc c'est que c't'un objet, encore une fois, qui sert à la création d'objets, encore une fois. Et par, c'est un comble, l'objet qui n'aime pas à être comparé ou défini comme un objet, ce type particulier de rassemblement d'entités à similitudes applicables... Donc voilà, un cadre, c'est ce qu'il est le spirographe, et à l'intérieur du cadre, quand tu as glissé une feuille de papier et réglé toutes les dents, bin tu peux, toi l'objet que j'incarne potentiellement par ce discours descriptif d'une réalité, tu peux commencer à faire mâchouiller le dessin par le spirographe. Oui.

Il est un peu bougon le spirographe, parce que. C'est d'une émotivité plate et pourtant résistante à l'immortalité, qu'il se place sur l'échelle de l'humeur. Un truc gris, neutre, mais qui note quand même une déperdition de substance dans le temps. Eh oui. Jamais vu d'anciens spirographes. Quoique, des nouveaux non plus forcément. Il a sa vie le truc.

Et puis voilà tout le principe du spirographe ici en humain conscient et fier de l'être : Il est totalement géré par le stylo noir, qui est tenu par une main innocente, qui ne fait qu'appliquer le règlement, en somme agir les déterminismes du truc ; et le truc, c'est le spirographe, l'absence même de volonté puisque c't'un objet typiquement basique, un objet mécanique certes, mais plus ou moins inerte dans ce qu'on se figure de son âme...

Et le spirographe qui manipule le stylo qui manipule la main qui manipule le spirographe...  
Mmmh !

Qui sait à l'avance ce qui va se dessiner comme rosace ?

Parce que c'est sûr, certain : tout est joué d'avance au moment où commence le dessin. Et alors qu'il n'est pas fini. Et pourtant visiblement si. Oui ?

Le spirographe il est bougon, parce qu'au-delà d'être un objet dans le règne du vivant et en pierre d'un édifice animal voire humanomorphe... Et bien. Il est juste bougon comme ça sans raison.

Il trace sa route.

Et d'autres.

Et ce c'est sûr : sans se soucier de ce qui se décide.

## *Sa barbe qui l'empêchait de sourire*

Il était là, un peu bougon. Le misanthrope.

Il ne se souvenait pas de son premier poil, mais il sentait sur son visage, comme quelque recouvrement à la fois naturellement normal et légèrement étrange à porter. Il lui avait fallu grandir beaucoup, longtemps, avant que ne survienne la présence avérée de cet item de son corps. Et longtemps, il avait considéré celui-ci comme un détail. Un misanthrope à barbe était-il.

Souvent, lorsqu'il misanthropait de bonne foi, l'on se référait sans le faire, à la rugosité de sa pilosité maxillaire. Et jamais n'entendit-il autre chose à propos de ce lieu de son corps, que les remarques graisseuses, le fouillis décoiffé que se figuraient les indécents, la masculinité malade de sa manifestation barbue. Et pourtant. Lorsqu'il décida de s'occuper du massif floral de son visage, il fut bien surpris d'entendre, parmi les remarques, une qui le toucha particulièrement :

- Oh, que cela fait plaisir de voir un sourire !

Il ne fut pas surpris en revanche, que ces mots lui arrachent une augmentation sensible de cedit sourire, sur ses lèvres à découvert, sa bouche qui s'étira en croissant de lune pointé vers le haut. Et il fut joyeux un instant avant de sombrer à nouveau dans sa misanthropie.

Il partit alors en d'obscures réflexions où il incriminait sa barbe d'avoir trop dissimulé ses humeurs lorsqu'elles étaient souriantes.

"Comment ! Quelques poils seulement et tout le monde croit que je suis bougon ? Mais alors quelle réaction suscitée-je ? La mauvaise foi que je remarque autour de moi n'est-elle que la manifestation d'une ambiance bougonne justifiée sans sourire ?"

Il se regarda dans le miroir, et effectivement remarqua les traces maintenant visibles qu'il octroya peut-être un peu trop rapidement au seul effet de son pelage. Le misanthrope se trouva austère. Il se contempla à l'aube de ce jour où il apparaissait nouvellement souriant, mais en remarquant tous les autres traits qu'il associa à l'humeur générale d'une barbe : frigidité des zygomatics entraînant un affaissement triste des yeux, ou une gaucherie d'épaules, une ratatine de ventre, un ballement de bras. Il se figura que son dos voûté ne pouvait être ainsi que parce que son sourire n'avait pas tiré les bonnes forces de droiture de son corps. Il s'effraya de son regard anciennement broussailleux.

Sa misanthropie lui apparut alors digne de nom mais pas digne de conception : il avait l'air bougon, comme il l'était, mais ne se traduisait pas sur son corps, la marque de ses affects amoureux : sur lui n'était affichée que sa douleur, et non son ambition à tout réparer. En le regardant on ne voyait que pessimisme, et non son combat pour le bon équilibre.

Alors il se promit de muscler un peu ce qui s'était atrophié sous dissimulat. Il chercha des raisons de sourire et, les trouvant, se mis dans l'effort de permettre à son corps de traduire le positif émotionnel qu'il souhaitait transmettre. Comme avec des haltères, il se mit à renforcer son sourire, et prit soin de l'afficher au rasoir.

Parce qu'il voulait être un misanthrope heureux parmi les humains.

## *Parfois il cueille des trèfles en passant sur l'autoroute*

Pas le temps d'être bougon.

Le gens il est pressé, parce que être pressé, c'est bien. Plus tu es pressé, plus ça veut dire que tu es tellement important que toi-même, tu passes après toi. Quand tu es pressé comme le gens, il faut aller vite, vite. Il faut t'oublier, sans cesse, pour exister. Un rendez-vous en retard, et hop, le gens il n'est ni impoli, ni mal organisé, ni irrespectueux ou juste débordé. Non. Un rendez-vous en retard, et le gens est important car il est pressé. La marque de son importance, c'est la valeur de son excuse.

"désolé, j'avais un coup de fil à ne pas louper ; déjà que je l'avais loupé une fois..."

Le gens il est pressé il a pas le temps d'être bougon, mais en fait, un peu quand même. Parce qu'être important, c'est chiant. Eh. Être important, c'est méga-chiant.

"désolé, j'avais un rendez-vous en retard ; ça m'a mis en retard..."

Tu cours à droite à gauche, comme le gens pressé. Tu te dis, ouais, je rends des services partout, je vole vers mes responsabilités de gens important, et c'est ça l'important. C'est ça ta valeur. Le fait qu'on aie besoin de toi, partout, tout le temps, ça te hisse au niveau omnipotent de la métaphysique. Tu ne peux donc que t'enorgueillir d'être pressé, c'est-à-dire de perdre du temps à rattraper sans cesse.

"désolé, mon alibi ne tenait pas la route j'ai du m'en créer un de toutes pièces..."

Le gens pressé, il est un peu bougon, mais surtout il est occupé. Il donne de lui, comme toi quand tu es dévoué à ta passion, et que tu te sacrifies par goût pour l'objet de tes choix. Et c'est parfaitement valable. Le gens pressé, c'est tout le monde. C'est toi, c'est moi ; il suffit qu'il s'agisse d'un gens qui existe dans ce monde effréné, et tout de suite, ou plutôt à un moment, le gens pressé c'est tout le monde.

"désolé, j'avais oublié pis j'ai pas envie pis tu me soules..."

Voilà ce que dirait le gens s'il n'était pas pressé, important et bougon à la fois. Enfin, non, peut-être pas. C'est ce qu'il ne dirait pas s'il était ceci, qu'il est bel et bien. Oui il l'est. Du coup il ne dit pas, lorsqu'il est en retard, qu'il s'est arrêté sur le bord de l'autoroute car il a aperçu un trèfle. Il ne dit pas le rodéo qu'il a tout-de-même envisagé pour faucher le rarissime, mais qu'il n'a pas osé effectuer. D'ailleurs, il a préféré s'arrêter à la vue du quadrifol, parce que d'une, ça ajoutait à son importance d'empressement. Et de deux parce qu'il serait passé à côté de sa superstition.

"désolé, j'ai eu un pépin, c'est vraiment pas de chance..."

Le rodéo il en rêve, le gens, mais uniquement lorsqu'il n'est pas pressé et surtout pas, lorsqu'il voit un trèfle sur le bord de l'autoroute. Parce que s'il est pressé et qu'il en voit un, alors là il ne peut plus rêver rodéo. Et pourtant. Non, jamais il ne fauche ce passant immobile. Jamais il s'abaisse en pleine course, visant le macadam sans se le ramasser, afin de cueillir la fortune au bord du sentier des gens pressés, bougons et importants.

Non, quand le gens pressé chasse le quadrifol, il est comme toi ou moi : son importance se change en une modestie fière de l'être, revendicatrice de la relativité de son essence... Il n'y a rien de plus dérisoire alors, que le sentiment plein de correspondre à la minuscule des choses. Tu es important, alors c'est que ton empressement mérite de s'arrêter sur le bord de l'autoroute, au nom du fait que tu es minuscule face à un trèfle.

Mais franchement, aujourd'hui, qui est assez important pour cueillir les trèfles ?

## *Chatoumouiller le misanthrope*

Un pic à braise sur une limace de la taille d'une baleine.

En vrai du coup y'a pas des masses de différences, puisqu'il n'y a pas plus de différences des masses, et du coup bon, la couleur. Brun contre gris persan. Pis rien quoi, un gros steak allongé qui attend sur la plage, tranquilou gilou... Ou dans la forêt, bon, ça dépend lequel des deux, mais en vrai c'est jamais bien loin d'un singe, convenons-en ?

Le singe il passe par là, un peu bougon.

Pis il a un pic à braise, et il tombe alors sur ce qu'il vient tâter d'extension pointue : un steak échoué, à peine bien grillé, à embrocher, à déguster, parce que bin... faim ? Manger ? Du pain c'est des grains génocidés après esclavagisation. Parce que les champs de blé qui finit sous le pilon en farine après une vie génétiquement conduite en carrés un peu à cercler à l'aliénation collective, le singe il... il ? Un pic à braise dans la viande. La limaceine se flurgugue...

Un œil torve à moitié océanique, ou sylvestre, et le steak remue. A l'assaut le singe bougonne quelque appétit...

Les babines retroussées, il moussetache...

Et alors pourquoi toute la haine polaire pour les cétacés et les limaçonnés ? C'est glueux et bavant, oui c'est gras mais grand, et pourquoi pas quand, quelque aura de laine aurait remplacées nos sècheurs de larmes, abandonner jusqu'à l'âme de l'inutile lipidité ? Du gras de vie, c'est aussi celui qu'on retrouve hors thyroïdie ! Le singe se limace et il ausculte la baleine, de fond en comble. Se servant sur les étagères des côtes thoraciques de l'invertébrés sans coquille, il parcourt, il suit un chemintestinal, un destinatoire optimal pour caverner dans les conditions de sa morale à flixion pas si mal...

Le singe se baleine dans les entrailles.

Un pic à braise et tout pour mieux voir la nuit d'un digestif...

Qui mange qui ?

## *L'Amisanthrope*

C'est mon amisanthrope, il est un peu bougon.

Alors je veux essayer de le reconforter, mais à ce moment là il est un peu plutôt mon ennemisanthrope, et il nous insulte tous les deux comme un con, et moi j'aime pas trop quand il fait ça, parce que j'suis humain, après tout, et j'aime pas qu'il me serve un discours désobligeant sur ma

personne même globalisée par cette étiquette qui ne veut rien dire, sinon la cible de son ressentiment.

Mon amisanthrope m'a invité pour un apéro.

Il y a des pics de toutes les tailles. Pour les tomates-cerises, des petites en bois pointu, en bois pointu comme les plus grosses pour les morceaux de melon, et aussi comme les énormes qui embrochent les morceaux de viande.

Je m'attends à gicler du sang avec les tomates, fouiller les entrailles et les viscères du melon, et que les brochettes soient anthropophages. Qui donc s'est fait découper ? Par quel usage étrange le fait que mon ami soit misanthrope, je lui octroierais le goût gustatif d'apprécier la chair humaine par ressentiment d'esprit ? Bon, admettons qu'il en veuille à cette humanité, suffisamment pour ne pas lâcher le morceau si facilement ; et pourtant. Il m'a invité, mon amisanthrope.

Chez lui c'est la guerre.

Les domotiques humaines sont son doigt feignant sur l'interrupteur ; l'outrecuidante nature est bafouée par des plaques de cuisson qui sont carbonisées à la dure ; l'ensevelissement est sali par des vitres ; et puis. Tout un tas de trucs se créent des hostilités juste parce qu'en tant que misanthrope, il n'en a pas l'utilité. Un masque contre les humains à microbes ? Il n'en croiserait que pour son bonheur amer de rejoindre la mort... Un porte-feuille pour faire savoir qu'il n'a rien dedans ? Au mieux pour alourdir les poches de sa liberté... Un téléphone qui vibre ? Peut-être le moyen de rester déconnecté... Quant à cet ordinateur qui ne le lâche pas ? Sûrement l'ancre de sauvetage en bouée pour les naufragés, qui n'ont plus la force de grimper le cordage qu'on leur a lancé, et qui attendent le treuil qu'un attentat sauvage a peut-être débranché...

Chez l'amisanthrope, c'est le désert.

Des cendres, c'est l'ultime cadavre de ses fumeuseries.

Il m'a invité parce qu'il sait qu'autour d'un café, parfois, sa douleur s'apaise. Elle disparaît un peu, elle repart sous la surface et alors, il ne la sent plus. Comme une apnée bénéfique, celle de ses poumons à réalité diffractée, l'amisanthrope il n'aime pas l'humanité, et il le vit comme parce qu'il ne peut la changer. C'est ainsi.

Il a peut-être, dans sa tête, une télévision qui montre des barreaux, et derrière, en prison, un petit singeoneau, dont le scandale aura raison des idéaux pudiques, cette tranquillité vis-à-vis de ce qui se raconte... Prisonnier du public, dans un espace sans limite, il rêve, le misanthrope, ami de surcroît, et il ténèbre, car il ne croit pas que ce qu'il a raison se transmettra au sujet de son abjection...

Il n'en voudrait pas. De cette rémission.

Il n'en a aucune forme de volonté de cure.

Rien n'est pour lui autrement viable que la catatonie qui l'habite. Il ne peut plus bouger, dans sa cendre cimentée, il déteste, il hait, il fulmine, il zozote son exaspération comme il bouillonne du sentiment mutuel en rejet des choses, il voudrait sans vouloir, il ambitionne des doses horribles, il ne sait ce qu'il raconte, il ne croit pas, pas du tout, en lui qui est un humain, un humain c'est terrible, il est damné condamné, à errer dans ce corps qu'il s'est construit à ne pas aimer, appartenant inopinément au sujet de la misanthropie...

Il hait.

Mon amisanthrope, il croit que nous partageons une misère... Mais en vrai moi je ne suis pas comme lui, j'aime l'humain. Je crois en lui. Je n'ai pas cette blessure étrange qui semble l'éveiller dès qu'il approche le propos. L'espèce est dangereuse, bête, avec ses nombreux défauts que je ne lui

impute pas, mais pourtant je l'aime, alors qui lui ne fait qu'en souffrir, derrière son sourire et sa bonne volonté.

Et j'aime mon amisanthrope.

## *monsieur D'or*

C'est un bougon de singe sur un tapis de feuilles.

Déboulé il a.

Mais à présent il arpente.

Et soulevant les mortes végétalités, il inspire un vent paisible à l'auscultation bien heureuse de son chemin dévoué, celui qui guide ses pas, car un tapis, ce n'est pas une laisse bien que ce soit un fil. Un conducteur, de la pensée à ne pas chercher de chemin, puisque même lorsqu'il n'y en a pas il en faut un. C'est retors. Mais en tous cas, ce que le singe retient, c'est que. Feuilles.

Et puis il est là et le soleil brille, entre les feuilles vivantes. Enfin. Déjà, une feuille vivante, c'est con dit comme ça, même si une feuille morte est bien morte. Genre en fait, une feuille vivante, ce serait une feuille d'un arbre vivant : parce que, bin c'est comme dire un doigt vivant, on pense plutôt à la famille Adams qu'à un truc bien portant. Une main vivante portant un doigt vivant ? Avec un humain au bout comme un arbre est parfois au bout des feuilles ? Bon. Une main vivante, oui, une feuille vivante... Mais jusqu'à où ? Parce que... Bon. Une feuille, marron, sèche, qui se décolle qu'à moitié comme ce mec fantôme dans Harry Potter, elle est peut-être au bout d'un arbre qui est sûrement vivant de principe en tout cas ; bin c'est une feuille un peu morte qmm... Mais ! Elle ne jonche pas le sol, elle est encore... oui. La feuille morte est un peu l'équivalent du phanère animal pour les végétaux ? Un truc qui meurt un peu... Rah non c'est pas pareil, la feuille est bien dans un état clairement différent entre vie et mort... Et puis surtout : y'a des feuilles vertes qui jonchent aussi le sol.

Bref. Le soleil brille, mais entre les feuilles vivantes, parfois il ne scintille plus lorsque le singe déambule dans le tapis. Déjà, parce qu'il a les yeux vissés sur ses pieds qu'il ne voit pas puisqu'ils sont dans le tapis. Et puis parce que les feuilles des fois le cachent. Et alors, il est à la guettion le singe. Il guette. L'aveuglement d'une clairière de cime. Les parcs à rayons dans cette forêt de feuilles sont pernicious pour l'œil simiesque...

Mais là c'est sûr.

Autre chose scintille.

La chose est autour du cou d'un collègue inconnu. Un illustre solitaire comme lui, un singe de bougon, qui s'approche alors qu'il le suivait et qui, remarqué, tente la non-initiative.

Un truc comme un soleil.

Autour de son cou.

A-t-il mal ?

Les singes se jaugent mutuellement.

Ils soulèvent des communications basiques, non lexicales, non humaines, juste... un peu communicatoires de préhumanité ; loin de l'insecte, mais loin comme peut moins l'être la vache ou le lapin.

En peu de temps les bougons triturent le poids de la cordelette étrangement bricolée de nature, pour le petit soleil qui ressemble à un caillou de soleil. Le porteur est un peu méfiant, l'autre, le premier, est curieux.

Une possession intrigante est en injustice naturelle...

Que va-t-il advenir ?

L'illustration ne saurait faire plus briller le soleil qu'elle tente d'embellir...

## *les arpenteurs de pierre*

Les hêtres.

Ils ont senti. Depuis leur immobile percheur, ils perchent des oisals mal conjugués, qui observent, dérobent des champs, parabolent leurs ailes en d'imminuscules deltaplanes motarticulés... Oui et ils ont senti, que les oisals ils volent, ils observent, et ils revolent ; comme les trucs à bob. Qui marchent, photogrillent, puis remarquent. Les bobs à ficelle. Les chapals de soleil. Les hêtres ils ont pas cette notion ; ils sont là, c'est rare qu'ils crâment du soleil. Quand il crâment c'est d'une loupe, ou mieux, d'un apôtre des rayons à l'ausculture un peu décisionnisée par transloupiotie... Bref ; les hêtres ils ont senti les ficelles de bob. Elles sont un peu tressées ; un peu en gousses ; elles pendent beaucoup. Et en fait les bobs, les ficelles, et les truc qui se cachent dessous du soleil... Eh bien ! Ils arpentent les chemins. Les pierres les guident. Ils ont répété entre eux, les hêtres, car ils communiquent-racinent, et ils ont vu : les humains, ils suivent les pierres, des fois. Enfin... Pour marcher, en tout cas. Il faut, toujours que y'a un caillou dans leur chaussure. Ou dessous, non-oui, c'est mieux. Un gros, gros, gros caillou bien terrestre pour faire comme si y'avait pas une masse cadavérique argileuse sous leurs pieds bien vivants... Donc bin les hêtres ils se répètent ouioui, les humains sont des arpenteurs de cailloux. Et pire, ils ne dépassent pas ; attention ils sont adultes et responsables ; mêmes la plupart de leurs mômes ne sortent pas du fil barbelélectrique à chandeforss... La métaphysique quoi ; genre y'en a même qui racontent, des hêtres, que les humains des fois, ils se mettent entre six gros cailloux tout plats. Lorsqu'ils ne veulent plus marcher. Oui-oui, il faut qu'il y ait un caillou pour l'humain, car en fait...

Non, les matériaux ne déterminent pas en quoi les hêtres sont des hêtres, le bois chauffe en hiver, et puis les abeilles ronchonnet à prostituer les fleurs, pendant que les fourmis autoroutent de château, que les paisses-vachent, que les crêtes de vallée viennent en situation incarnée, et puis merde cheval, on saurait pas où se terminent les pierres, sur ce sens de gravité...

Non ?

# - VI -

## *la gazette du misanthrope*

### sommaire

"edito - la chronique simiesque - pub - en images - faits de diversité - les petites misannonces - la note du rédacteur"

### edito

"à l'égard des manières outrecuidés par outrance d'outrage, et en édito de ce qui apparaîtrait comme la gazette du misanthrope, une petite note, signe que je passe, que je frotte, le cuirassé brille de mille glaces, bon, c'est coule..."

### la chronique simiesque

"un singe a écrasé une mouche, bon, on lui met un masque sur la bouche... il a des doigts qui salivent l'alcool, il veut les tremper par deux, il veut retourner dans sa forêt agricole, là où poussent, libres, ses fruits et ses légumes, et alors plus rien ne travestit l'affligeant constat de son côté un peu trop terre-à-terre... des pare-chocs il ne compte plus les moustiques dessus, sa peau imberbe non plus, entre citronnelle d'été et métalisation des processus chimiques biobactériques, il ne faut pas piquer du nez, dans ce monde où, le singe, il n'a plus que les mouches à embêter ; oui, et encore, c'est juste tout simplement parce qu'elles l'embêtent, lui, et que la fatalité de l'événementiel le conduit à être affecté, et à réagir"

### publivertissement

"stupid flem : agissez contre la ratatine, et réveiller le papillon qui fera de vous la larve que vous êtes à présent"

## en images



"Appelez Yaz, un symbole berbère utilisé pour désigner... le peuple berbère ! on pourrait même selon interprétations, lui associer le genre humain en général, ou admettons en tous cas que s'il fallait alors un équivalent, cette lettre en serait le plus proche : un symbole humain pour représenter l'humain ? je questionne un peu en affirmant... ça n'existe pas ! l'unicode donc, inclue par exemple les symboles du féminin et du masculin, en plus de tout un tas de caractères qui ont leur signifiant propre, assez reconnu par l'institution lettrée pour qu'on y prétende à l'universel... mais humain ? bin on a Yaz, qui est assez représentatif graphiquement, en plus, ou du moins évocateur dans les trucs cools d'un truc cool..."

## faits de diversité

"bon, on ausculte la nuit des bestioles qui grattent, qui piquent, pendant qu'elles-mêmes n'en ont rien à faire des bestioles encore plus petites qui piquent aussi à travers les masques... bon ; peut-être que les secondes voient les troisièmes, comme nous premières bestioles, voyons les secondes...?"

"du côté des chiens écrasés, on a : kiki26, dromédor, davy, bob, lupin, romuald, aspirine, maulosse, et tout un tas d'autres qui sont venus rejoindre les moustiques, donc, sur le plat des pare-chocs"

"le cabinet du docteur de misanthroplanète est toujours fermé, le barman est à un étage invisible entre deux couches d'onion ; piqué au vif, il n'y a plus que la mort qui puisse vous sauver"

"la réouverture du parc de l'imaginaire promet une faible densité météorologique, si vous comptez sortir, couvrez-vous valeurs, et laissez quand même un peu de place au sec sous un chapeau..."

"il y a des serpents sous les roches, oui monsieur, c'est comme les anguilles, leurs jambes inexistantes ne les empêchent pas d'être fatigués tout comme tout le monde à ce moment précis où vous venez en touristes à côté de chez eux ; oui, c'est fatigant le soleil d'été ; prenez soin de vos épaules"

"en mars se prépare un événement dont on vous dévoile simplement que ce sera en mars et que donc c'est pas tout de suite... oui à la rédaction on aime prévoir des trucs à l'avance, il paraît que ça fait tourner les horloges et fondre le chocolat"

## les petites misannonces

"pour les chats mal léchés : remise à niveau de langue proposé par la bibliothèque de livres ; niveau exigé : bibliothéqueur +3"

"love : cœur de lierre cherche mur de brique ou arbre vif pour s'agripper et harmoniser les paysages de misanthroplanète..."

"job étudiant : possibilité de contrat avec ceux qui voudront bien de votre naïveté néoténique, appelez le zéro six..."

## la note du rédacteur

"on s'y attendait un peu, il fallait que je me démerde pour que... pour que l'histoire demeure, en vrai ; qu'elle continue ; pour, tout ceci, que justement ce ne soit vain et inaudible, inatteignable car intangible, non, il faut le toucher, cet humain qui ne se regarde que pour froncer le sourcil, et fusiller l'autre..."

## *debout monsieur*

Bon le truc d'avant le schtroumpf, il était pas encore prêt à aller dans les arbres, et pour cause : il sait pas trop si la forêt existe avant qu'il soit debout ou si c'est elle qui l'a redressé en lui demandant des efforts de biceps... Donc en fait il sait pas trop s'il est schtroumpf, singe, monsieur ou carrément autre chose de déliro-pathe ! Mais lui, en tous cas, ce qu'il se dit, c'est que y'a un moment il avait une gestion des forces gravitationnelles appliquées à sa corporalité, qui incluait quatre membres actifs à la participation de l'équilibre, et que aujourd'hui, c'est plutôt deux sur les quatre. Donc bin il est là le truc, il est un peu bougon en vrai, parce qu'il comprend pas trop, pourquoi la biche elle a quatre quilles pareilles et que tu peux presque dormir dessus comme un cheval, tellement c'est stable si on y bloque entre des rotules. Lui, non, quand tout va bien, tout va bien ; ça marche tranquille, y'a un effet grisant à se laisser tomber en avant, se rattraper avec un point d'appui qui lâche le second, lui-même emporté vers l'avant par le mouvement assisté musculairement, et de recommencer à chacun des deux points d'appui en alternance... Mais quand tout va pas bien ; quand il est fatigué, par contre, là les deux points d'appui, c'est dur d'y conserver stable dans la position utile. Dormir debout, c'est des histoires de quadrupède plus que de bipède, dans la théorie. Pis le truc il est là, il marche, et des fois il a mal au dos, des fois il a mal aux pieds, aux genoux, bref... il sent que ses grosses quilles de derrière, elles sont pas nées seules, et que les petites quilles d'au-dessus, à un moment elles étaient juste au-devant. Donc voilà, il essaye de rattraper un peu le truc, quand il se viande depuis là-haut debout, il sculpte des biceps occasionnels pour se rattraper en grandes pompes, pendant que ses pompes, à lui, empêchent ses pieds de gonfler sous l'effort occasionné par l'abandon de la moitié de l'effectif des membres porteurs. Oui, c'est pas rien... une fourmi qui se transforme en souris, ça perd un tiers de quilles, oui, mais un truc de monsieur qui se transforme en singe, il perd la moitié de ses facultés. Au passage il en gagne d'autres, ça va. Genre le pouce préhenseur qui le sépare de monsieur pouce ; le néocortex qui le sépare de monsieur néocortex ; l'arcade sourcilière sapiens, bref... Le truc il est pas encore debout, il s'est à peine hissé sur la moitié de ses béquilles, que déjà il se pète la gueule parce qu'il est fatigué. Il envisage un tronc d'arbre pour s'asseoir dessus, et en vrai il invente la roue avec un cylindre et pas une sphère... Il a mal au cul, alors il masse celui de ses compagnies, et ceux-ci gonflent d'aise, ils enflent pour accueillir les os endoloris, les articulations soumises au poids terrestre, les muscles éreintés de travailler l'équilibre de la station debout... Et puis sa cage thoracique se raidit. Il n'a plus besoin d'élasticité lorsqu'il se met debout. Au contraire tout se doit d'être rigide. Et lorsqu'il lève les mains en l'air pour célébrer le soleil comme un tournesol le suit le jour, c'est pour aller contempler le cœur de ces fleurs au-dessus des herbes hautes. Et alors ? Alors ses mains ne touchent plus la terre, et elle se salissent donc... Il s'en déresponsabilise bien vite !

## *m comme singe*

Un truc de bambou appliqué à l'encre de fumée vaporeusement délitée par-delà un poumon grandiloquemment désarticulé, morfondud, baliverné vers d'autres universalées, les notes, les huîtres, les citrons vert et les pas murs, de brique non, il fallait juste un stylo pour foutre la merde dans la singerie.

Au poil la plume ? Léger le pinceau ? Calame à l'âme en vagues de calligraphies, il fallait à l'anthropotruc un chose qui est pas super facile à expliquer, quand on y réfléchit juste assez. Bin ouais. Il voulait quoi, quand il s'est dit, bin tiens, ce nuage ressemble à cette fumée, et son ombre aussi, et oh, le reflet dans l'eau... Qu'est-ce que l'image ? Et puis lui-même de rétorquer pour se morfondure encore plus : et si image, qu'est-ce qui n'en est pas ?

Alors il a pris un bambou, il l'a trempé dans un bain de sang de vierge parce qu'elle voulait lui piquer l'idée et qu'il avait besoin du sang pour son plan et que fortuitement elle était vierge. La jeunesse... Bref, à l'encre rouge il a tracé des mains, l'ocre de la terre, mélangée au sanguin de l'encre, rendait une pâte noirâtre qui a assombri son âme, pense-t-il parfois lorsqu'il n'est pas éclairé par son stylampe de poche...

Il a chaussé ses lunettes et lustré sa paire de chaussures. Il y voit pas plus loin que le bout de ses pieds, c'est normal quand on regarde le sol. Alors il a glissé une feuille, une peau, un truc quoi, qui fait une couche plate à la dimension particulière qu'on peut s'y plonger dedans et en trouver d'autres, cryptées dans un monde, et qui révèlent tout ce qu'il y a de pandoresque dans la découverte de l'expression, la mise en abîme de l'étant universel, qui se cherche, qui se trouve, s'approche...

Bon bin ouais pis non, en fait parce que, voilà : au début c'était rigolo et pas bien méchant, mais le mal était tout de même fait : se cracher sur le dos de la main avec du piment d'Espelette, c'est cool dans une grotte au coin d'une flamme... Faire un gribouillis, pareil, c'est grisant au moment où tu signifie à l'autre que c'est un nuage hyperréaliste dessiné à main levée... Mais quand tu commences à dessiner une tête de taureau à l'envers et que ses cornes tracent les bases du alphabet, tu te doutes même pas que c'était à la fois pour compter, et pour nommer. L'Histoire commençait, l'écriture avait enfermé l'anthropotruc avec lui dans la boîte-aux-pandolettes...

Pis un jour faudrait ramasser le courrier j'crois, parce que Gaston il est cool avec son anthropopull vert, son flegmatisme nonchalant à l'extrême larvitude de la feignantise, il est super sympa face aux méchants capitalo-productivo-pressés du bulbe, et en fait bin quand-même : il a un statut de merde, parce qu'il sert à rien ou pas grand chose ! Donc le courrier, alphacteur dans la pandore sponsorisée par la poste, y'a une clé, et l'anthropotruc il en a rien à se cacheter d'un timbre irresponsable, non, il a pris le stylampe pour s'éclairer un chemin dans sa poche, vas juste comprendre pourquoi il avait un stylampe et une poche, c'est pas ça le problème.

Non.

Faudrait voir à pas trop chercher trop...

## *chatouilleur de buffle*

C'est un singe un peu bougon, il arrive dans un champ où poussent les vaches et rapetisse l'herbe, qui alors est plus verte ailleurs, d'ailleurs, c'est pas la question mais toujours est-elle, qu'ailleurs plus verte elle ne rapetisse. Les vaches poussent tranquillement, elles mâchonnent et triplestomaquent, ruminent, mâchouillent, languent et dentent. Un peu plus loin, le buffle a les naseaux fumants.

C'est le singe un peu bougon, il arpente le dédale de vaches agglomérées. Le mur de leurs formes un peu carrées se diffracte et se télémorphe, il se polarise, se magnétise. Les pans entiers du labyrinthe se déplacent lentement au gré de l'horloge de l'herbe, et le singe, une fois avalé par l'enceinte, déambule entre les cuirs. Il caresse les parois qui frémissent. Il parle aux oreilles discrètes. Il tire les cordelettes à rideaux.

C'est le singe, il est toujours un peu bougon, et il a vu un veaux. Evidemment, il va vouloir sa jeunesse, et se demandant d'où il la tire, c'est du lait d'un pis que se trouve la réponse. La mère-vache a le sein rebondi. La tétée du veaux inspire le singe, qui embrasse sans pudeur le mammelon, et se délecte du fluide lactescent, douillet, chaleureux. Sans consciemment associer son souvenir infantile, il goûte le gras du ventre.

Le singe un peu bougon, il a essayé de s'allonger dans l'herbe un peu verte, mais les vaches passent et leur caravane a beau ne pas écraser, elle alourdit considérablement, et il a manqué de se faire écraser par le convoi. Au soleil dans le champ, il n'y a pas de banc. Pas de lit. Pas non plus de canapé ou de hamac, de transat, de divan. Il n'y a pas de siège, même pas de chaise. Alors pour se reposer le derrière, il tente un rodéo.

Le singe est quand-même moins bougon. Un peu plus loin le buffle a les naseaux fumants. Il observe d'un œil rouge la scène, et se demande probablement ce qu'un singe vient faire ici sinon s'ôter un peu de bougonnerie de singe. Le buffle il observe l'étrange élastopède, et il se dit que non les fleurs ne lui seryent pas lorsqu'il en accroche une derrière son oreille, et ce alors qu'il a encore du lait sur les babines.

Le singe bougon, depuis le point de vue du buffle au loin, c'est comme le vilain petit connard. Il est là, au milieu d'un truc qui lui ressemble pas, parce que ce qui lui ressemble on sait pas où c'est pis même si on savait ça fait un moment qu'on s'en fout de le renvoyer dans les arbres ou ailleurs, parce que le singe partout où il est, il est le même, et il ressemble à un singe bougon. Le buffle souffle une fumée.

Le buffle il voit le singe bougon qui l'observe un peu de loin, des fois, comme ça, un regard piqué au vol, un coin de paupière un peu trop focalisé, une larme perdue vers des yeux perdus. Ça chauffe pour le buffle. Il regarde les vaches de chaleur. Il vogue sur le vent de leurs broutements. Et crispant sa morphologie de buffle, il souffle. Son œil rouge, ses naseaux fumants. Il a la corne luisante et acérée. Le sabot prêt à soulever la poussière d'herbe.

## *monsieur mouche*

Monsieur mouche car il est bougon.

Il est bougon parce qu'il bat de l'aile. Et en bas de laine, il se chauffe les pattes en frottant des visières hexagonales qui ne clignent pas, jamais, sans paupière est l'oeil de son intérieur, car dès qu'il est ouvert c'est pour le meilleur, pour ce qu'il y a de pire aussi, et en vol un peu serré, monsieur mouche car il est bougon, il n'a pas que le nez qui coule... Les larmes sans paupières sont sèches et délétères. Elles s'évaporent. Les sueurs s'imprègnent dans la laine, le tissu de la rancœur amère des eaux salies non salées, dans les jolies vallées qui déparent la gravité, entre les champs de rivières, il y a des buffles et des vachent qui paissent, paisiblement, passifiquement, et monsieur mouche les embête autour de leurs gouttes de paupière. Monsieur mouche il est de la même taille que tout le monde, quand il se regarde depuis l'intérieur. Il est juste plus petit de l'extérieur. Minuscule. Imperceptible. Mais perçu. Monsieur mouche colle, quand il décolle de son tapis de mort, et vers sa destination à l'aéroport des porcheries, monsieur mouche traîne dans la merde du monde, parfois, dans les cadavres immondes d'autres fois, dans les viscères rondes de ce qui se fait de plus intestinal au degré primal de la primauté animal et afin de rendre à l'état légal, tout ce qui fut exceptionnellement immergé dans la vie, l'aventure de l'existence qui n'arrive qu'à celui qui se distingue, se construit, un corps, un esprit, autour de ces atomes crochétés entre malotrus, dans le but de s'illusionner le méta !

Monsieur mouche terriblement fort, il renâcle.

Le glaire brandi comme un pet.

Le sale cramoisi de son couperet.

Monsieur mouche est bougon et comme un cercueil à six pattes, il accompagne les transitoires...

## *papouiller le misanthrope*

En vrai le misanthrope il est bougon.

Il en a plein le fion de souffler de soulagement, fiou, à chaque fois que sa petite société de compagnie vient réclamer des papouilles. Parce que lui, ça ne le soulage qu'à moitié ces histoires de puces à gratter, pour gagner au loto de la vie, pour passer direct à la case départ sans passer par la prison. En monopolie, la capitale mononucléique et polie du monopole anthropomorphe, il n'y a que ça, des prisons. Des petites prisons bien confortables, où les gens se parquent comme des voitures pour perdre leur temps à ingérer du gazoelle, la substantifique moelle gazeuse des gazelles glosées de merveilles. Dans ces prisons on s'y sent à l'aise, par exemple dans celles pour l'estomac du soir, on peut se sentir libre de rester assis prêt à la ratatine, pour déguster un rôti d'animal avec un carpaccio végétal saucé d'eau de pluie à cinquante euros le décilitre. Donc le scénario est simple, t'arrives en prison contre ton gré : la bienséance millimétré d'une société de compagnie, justifie que tu vas dans telle ou telle, que tu t'assoies à telle ou telle, que telle ou telle vient te demander comment tu veux être mangé. Et puis une fois que tu es vissé sur ta terrasse, c'est bon, t'as plus qu'à cuire tranquillement en dégustant du lapin qui a d'abord servi à dégorger l'organe de tes sentiments.

La lapin, il est né esclave pour des papouilles, et puis il est dévoré avec une sauce aux champignons...

Le misanthrope il a pas trop faim lui, parce que quand il regarde son assiette, il se dit, 'non je peux pas, je l'aimais trop ce lapin' ; 'il était chaud et doux, mon lapin, j'aurais aimé le papouiller toute ma vie' ; 'et puis il est mort mon lapin, alors voilà, c'est plus mon animal de compagnie' ; sauf qu'en vrai de papouilles dégouté, il ne savoure plus que rien du tout d'animal, le misanthrope il est là, enfermé dans la prison de son aquarium, à boire la pisse des poissons, enfermé dans son chenil, à renifler le cul de chiennes dressées comme des chiens, enfermé dans sa boîte-à-chat sérieux qui se permet de mettre un chat dans une boîte, à snober les autres félins, le misanthrope il est là dans son zoo en fait, il se farcit son safari embarqué, tous les jours, l'humanité est son animal, sa société de compagnie.

Il voit leurs petits yeux attendris par la misère, il voit leurs oreilles collées à la nuque par la vitesse du vent, et leur queue entre les jambes, il voit, et aussi leur peau soyeuse à la crème humaine lorsque diue les ausculte de soleil avec une loupe. La fourmilière prend feu par une brindille trop sèche, et alors c'est la débandade. Le misanthrope il est là, il en a plein le fiou de souffler de soulagement, fion, à chaque fois qu'il pète sur les meringues, elles s'en trouvent plus légères.

Borné entre quatre murs, il ose à peine les patpater, tellement il a cru qu'il y avait quelque chose derrière ces yeux humides de misère hypocrite, où on aime à dire qu'un billet esclave permet aux heureux enchaînés d'avoir le droit de manger en prison, ces belles prisons dont on a enlevé les barreaux pour s'y sentir mieux chez soi. Parce qu'en vrai s'il n'avait pas été bougon le misanthrope, il aurait été cet animal de compagnie, comme eux, à chercher des papouilles au restaurant de la vie, auprès de ceux qui nous maudissent, les bons dirigeants appliqués à nos mégalomanies, oui qui te disent que tu es le plus bel. Le plus soyeux. Le plus fidèle. Le plus amoureux, d'une vie à frétiler la queue de baballe quand tu sors pour la balade, au bout de la laisse pour pas mordre les autres fesses, celles qui en rouge humide virent vers le bleu violé, pas trop séché mais un peu frigide ou obsédé...

Voilà, donc le misanthrope, il laisse ses animaux domestiques le papouiller, et renversé par la vague de bonheur d'amour, il se fait lécher le visage par des babines à moitié retroussées, des langues de rage, des dents pas brossées. Son pelage à lui, l'est presque, il singe un peu l'anthropomorphie pour se faire accepter, mais en vrai à quoi bon ? Il veut pas finir emmuré dans son appartement avec ses quinze mille chats indépendants qui le boufferont de carnivorisme immoral.

Il voulait pas domestiquer, le misanthrope, car certains animaux appellent ça de l'esclavagisme.

Mais puisqu'ils viennent quémander de la bouffe aux portes des prisons, eh bien...

Allons.

Des petits yeux perlant la misère.

Il faut les nourrir ces animaux de compagnie.

## ***grassouillet le misanthrope***

Il est gras et bougon.

Assis, toute sa vie, couché, pour les vraies, debout, pour les mous...

Sans dessus, dessous, il a su, les sous, qu'il en a bu, de cette boue...  
La flemme à ratatine, la peine qu'il se tartine, freine un peu trop sa douce frime...  
Puisque de déni de lui, il aspire à rire d'autrui, s'en faire le fond du minuit...  
De son cauchemar de vie, ce qui bien tard le soir, vient maugréer dans son lit...  
Le sommeil, un écart, dans l'oubli il pare-soleille, il pétard, mouillé depuis la bouteille...  
Qu'il tête, qui l'entête, qui l'enivre, le malmène, vers le givre, de son hiver à portemantelle...

Il est gras et bougon.  
Il a la flemme et la raison.  
Ca suffit pour sa maison.  
Y'a pas besoin de moisson.  
Pour un vain en poison.  
Qu'il se donne en passion.

Comme un oiseau avec deux s,  
Il s'en va chanter une messe,  
Comme un verbe qui finit hanté,  
Par un air désanchanté,

Le mise entre, hop !  
On silence son flop !  
Tout ce qui le tue le stoppe !  
Il ne sera jamais au top !

# - VII -

## *affaire de singe & autres bafouilles*

### touille le zanthrope

A la spatule de skizophrène, une cuisine de platitudes gaztronomiques, le zanthrope en terre-pleine un peu cuite, un peu vaine, un peu mythique quand-même, c'est systématique, le zanthrope se divine, comme il dine, sur la tartine de son diveu un peu trop barbichu, chuté depuis les célestines, les pas lestés de plombs en terh, hantés, enterrent en tombes à profaner, les esprits décorporalisés, les a-t-on liés ? dans la mare-mythe, cet étang atlantique, le zanthrope remue, remue encore et encore, la sauce...

### mâchouille le singe

Et puis il mange le singe, il déguste, bien fort, chaque prune dans ta gueule de zanthrope, alors, qui c'est qui crie stop ? Pour la bonne cause, l'ésotériscopie, dans la prose, de mes manières un peu trop singesques pour se hisser en bannière d'un récépissé de vos lanières à déharnacher...

### mouille les morts

Une pluie le jour de mon enterrement. Zanthrope suis-je, et en terre je vivrai éternellement, jusqu'à ce que puisse se taire, mon tellement, plein-d'air, à raz-la-casquette, une marée de marre, on se démarre, comme on se gare, dit le train de l'amour, de la vie, l'entraîne d'un toujours à guérir du secours des fakiroutes, les guidesurvis, les djinns de pantalon, le zanthrope il n'est jamais zumain quand il décide de transvisualiser la haine de son prochain...

### gargouille de taupe

Une statut, un truc aveugle qu'on voit bien, il en aurait, le vaut-rien, des canadairs à jouer sur un terrain, d'atmosphère un peu aérien, le rien, là, encore, dans vos reins, cassés, brisés, comme de la pierre taillée à concasser comme du bon grain, de café, de câlin, matraqué par le destin qui l'a accaparé jusqu'à ce qu'un truc aveugle oui, qui grattouille les bords un peu du fond...

## similicouille

Un cuir, tendu comme une peau de tambourine, qui résonne quand tapent les gourgandines, les fillarces à la farcine de fatiarce, archi-tactique...

## fouille dans ta carcasse

Nan mais vraiment pourquoi, il fallait à une bougonnerie pareille, un ossement aussi déstructuré ? Le système n'est pas assuré, il y a dans l'illusion du blasphème de la nécessité, une farce à marrer, ces parce que tout ceci est narré qu'il en est ensuite pensé. Des réseaux lancent l'ésodanse, d'un spectacle improvisé que par accointance un zanthrope aurait composé, mais nan ce n'est que ce vraiment !

## débrouillent les zanimaux

Sont très bien là où sont, ces bouts.

C'est en dehors des gonds qu'il s'en vont porter les bredouille, les bredons, qu'on débarbouille à l'eau de charbon, l'eau de gourde, de gouttière, de goudron et de gruyère, puisque les gourds maçons ne sont que les plus valeureux francs de la chanson, celle du corps de révolution à la solarité improvisée, leçon d'humanité pour le zanthrope, débrouillonné le zanimau.

## rouillent les occis

C'est à peu près mort ou, bien transi, que l'effort des occis se place en fort à pilotis, renfort d'autrui pour la mort, la maudite, l'or des maux, se qui quitte, le moi d'un tout dans lequel on ne ressort qu'une fois, avant de finir oxydé, décarboné, enchevêtré dans la perte d'un temps inestimable, innestimé, donc perdu, à la postérité des vertus singées pour être humanisées, mais...

## tambouille racine

La spatule de schizophrène se remue les artères, il faut à un petit bonhomme vert, quelque vaisseau spatial.

## lèchouille en babine

Du coin de lèvres, le zanthrope.

Il y a une langue, et il y a...

## carabistouille, évidemment

Ouais ça m'emmerde de zanthroper, le singe il était content quand des puces de portable au pouce se portemantellaient comme il l'a fait avec l'autre veste, celle de son collègue, on s'en fout de ce qui est dingue, pour un singe, c'est de l'être qui ne l'est pas tant, pas tant que, il joue à la pétanque, avec celles qui rouillent, qui roulent, n'amassant que la bière qu'on te met dedans quand t'as trop fini d'en boire, on paye la banane en liquide ce jour là, parce que la carabine était pas ce qui était cool dans les derniers instants de sa vie à l'honorable enterrable.

## souillent l'amour des modes

Un chanson dames  
Ourdez ces drames  
Lourdez les flammes  
Dansons lames  
  
Autour d'un son

## brouillon de piste

Comme un CD, y'a des traque-l'hyst, l'ast... et rixent les taxes de nos étoiles en contrat, un peu brouillon alors que quoi, il y a mon nom, là, en bas, comme si j'avons signed un quelconque papiat, plagiat de tracts défigurés par l'onde contractée comme on se frappe d'un vétuste esprit lobotoplacébo, les beau-perleurs se parlent en pères de leur parloir de proléteur, de pourlaterre, de parlestours, de pourlheure, oui, bon... y'a du musikon

## bouillon de viande

Incube.  
Les responsabilités tombent, il faut dorénavolonté...

## bidoyon fruizanthrope

Du jus. C'est tout ce qui coule de source de fruit de la chance elle-même qui tarie comme le torrent du blasphème en sphères de non-autrui, il y aurait même, des probabilités de journer la nuit, mais... Mais quoi ? Du jus de fruit ? De l'eau saignée ? Un bouillon de sucre, le zanthrope gémit.

## soyons singe

Mince, toussé.  
J'ai tiqueté un tout pitit peu.  
Et puis, il en fallait du feu.  
Tout comme des tickets.  
Des pieux.  
Des quais.  
D'autres lieux.  
Pas trop inquiets.  
Qu'on les aient dans les yeux.  
Dans le fond du verre de lait.  
Jusqu'aux cieux.  
Que jamais.  
Nous ne retrouverons.  
Dans les arbres.  
A sous.

## couillon de gnou

non

## ***mise en plan & pousses de taupes***

C'est une horlogie qui tiquetique, un peu avec l'air bougon, l'atmosphère des respirons-notre-poumon, en l'intérieur de notre planète, arête, de poisson, dans la gorge dont le vert n'aurait de naturel qu'un étonnant poison, le feu d'une forge à fuir, l'éther met du temps à cuire, celui qu'on perd, auprès de la paire, de nos symétries à pincer violemment, comme du crabe l'imprudent, qui se galbe entre les pages, de sable vient grainer la folie, oui c'est une poésie que de dire que tout ceci est sérieux...

Elle tiquetique, la 'rlogerie, car d'un petit cadrement incessant elle se sent carrément pintadée : à quelle heure sonne-t-elle le goûter ? Je ne sais, dirait un balancier, qui n'aimant le poisson qu'aux fines salaisons, aurait nagé jusqu'à ce que la plage de mots s'amoncelle en dunes, sous le clair de ses pieds, dont la lune du blanc ne figure comme plante que lorsque vient la repente.

D'hégéométronomies, des balancements atomiques, une vibration cosmique, quoi, un zanthrope lui a sa fréquence biologique pour dénigrer ce qui est universel : il vit et palpète selon l'étincelle qu'il est le seul à exploser, à briller, à mourir.

Un sous-terrain qu'il creuse, comme une galerie de taupe en art aveugle, au milieu des cercueils des ancêtres, remoulus comme du grain, du grain, de folie peut-être, puisque la pousse des êtres va et vient autour de la quête, d'un non-sens, ce qui récompense, oui je pense, la simple présence à l'existence. Un mot-à-mot, un pot-easy, dans lequel cracher sa frénésie, le zanthrope, lui, aurait dit : "je ne sais ce que je suis"...

## *la mini saga du singe*

un zanthrope un peu trop hanté par les tentations des trop tourmentés, aurait par condition déconditionnée, décidé, de mettre les bouts, de chaque côté, de ce qui devrait en avoir un, du coup il est allé au bout du bord, donc, un peu bougon mais pas trop fort, bon, et puis, il a vu, se dérouler dedans le store, quelque chose de nauséabond, de vraiment pas d'or, alors que sinon, tout étirait ce qu'hors, solitairement d'un point de vue de zanthrope, il n'avait que parce que qu'on, voyez-vous, non, alors, ce qui fait que ce bonhomme de traîne-la-terre en avait raz-la-semelle, de ses cailloux crantés, décantés au fond d'un pied, bien trop cimenté pour ne pas couler, oui, le zanthrope allait se tuer par gravité lorsque lui vinrent de terribles pensées, celles d'un souffrir à maudire la panacée des grimoires, des gourous d'où se miroient les froufrous d'un tableau noir à craier...

alors le zanthrope décida donc, de dépasser l'arbre, et miracle alors, qu'une forêt y fut dissimulée passe encore, mais mieux que ça, il y a de l'espace, entre les troncs, entre les branches et les bourgeons, les feuilletons qu'il semble télécommander d'une main d'aventurier

évidemment, dans le tome 2 on insiste que c'est le tome 2 : bienvenue à toi cher zanthrope, te voilà en paisible loi de la demeure, car oui ta foi te conduisit, quelle poésie, à résidéternelement ici, et alors qu'un autre zanthrope s'évaporait de toi, lui comme un, un comme vous, mais vous c'est moi, et moi c'est lui, lui c'est le zanthrope, et il était maudit, jusqu'à ce qu'il décide de s'enraciner en forêt

il devint donc un arbre, en quelque sorte, car tout le marbre de ceux de sa sorte, lui il ne pouvait le digérer, car tombant en pierres démesurément mortifères, elles brisaient les dalles de la suite royale de son palais, l'immense salle de réception où s'organisaient des ballets, des allées, et venues au gré, des galets, ces marbres un peu trop délabrés, sarbacanes d'artillerie lourde, oui il voulait rendre sourds, le zanthrope, tous les haut-de-formes coiffés de têtes, comme si elles avaient voulu, par un quelconque sortilège, s'offrir au clos dévolu, en un tronc de sacrilège, une ligne, un début, arborescent jusqu'au liège, d'une écorce, un peu frite, au soleil, des affaires, étrangères, qui suscite les étagères, où l'on range, en jachère, toutes nos petites fougères, inspirantes, quand on gère, la géométrie des sphères, reconduites jusqu'à ce que branche, une prise, dans l'arbre, à forêts...

le tome 2 s'achève lorsque d'un tant pis, il a tout envoyé balader, auprès des frits, des frottés, d'allumettes il aurait trop gratté, souffre du bois et souffle des fois, ça fait zbrouf, comme zanthrope il ne fait pas froid, alors il est parti, parce qu'il voulait trigonométriser quelques frigidités aqueuses, des flocons d'avoine venimeuse, oui

donc s'ensuit ce qui est à l'heure actuelle une trilogie, donc ça commence à faire un peu saga, en mini, et pourtant je suis trop gras, dans ce que j'écris, pour que la finesse des bélugas, me fasse rire

ce que je puis, un peu hagar, dénommer dans le retard, qui se fait, en gâteau, une miette dans le bar, sous le verre, où dans le placard, toujours ce zanthrope qui foule des châteaux et habite des ponts-levis, quand dansant à la chaîne, on fit de lui un trouvé, un béni, un raturé de la vie, qui pouvait pourtant encore, exister devant autrui

sans fonction, sans prétention, il s'acharna à ne pas être la caution, la contention, la précision, au contraire cherchant silence, d'une cadence, pour la mouvance, de sa transe, qu'aucune danse ne lui enseigna, mais qu'aucune pensée ne l'en y révéla, et bien sûr, à errer, désherber, les marais de sa pensée, il aurait, un peu près, d'un petit pré, découvert un terrier, qui mène sous terre, celle qu'on lui a enlevée, pour y faire, ce que lui n'osa entrevoir, ni comme cet intérieur, à l'ombre de ce pouvoir, de rester sombre, dans le noir, pour se dormir un peu sourire, pour se fermer à la nuit, d'aucun des désespérés, ne se serait, permis, alors lui, non plus, n'a pas cherché plus loin que la lune, pour s'éclairer le soleil et ténébrer de merveille, sans jamais paraître à suivre...

il a fini sur une dune de miel, le zanthrope, avec son pot d'ours à peine vendu contre une bourse en appeau de ce qu'il admettait comme des chiffres, qu'ils furent faux, ou si frais que trébuchant au tempéromètre de mes bassesses de conscience, et la trilogée de s'apogir

avant d'entamer le quatrième quart avant le cinquième, j'aimerais dédier au zanthrope tout ce qui le rend à lui-même ; il est sûr qu'à présent, rien ne saurait rendre ce que fondamentalement tout l'humain lui aurait perduré dans les veines

donc, il est là à la suite, royalement installé sur sa dune de miel, tout seul, tranquille, sous le clair de tartine, sous l'air frais un peu marin, aux relents de destin bleu, rayé, à l'aile d'un fer forgé pour plaire aux dégorgés, et puis le temps s'étire, se perds, part et quand alors d'un horizon incertain, il reparaît, c'est pour qu'ensuite, après, il termine à l'élastique comme un jeu auquel rire de son mieux, les zygomatiques du zanthrope sont à la lumière de l'astrobjct, un truc en demi-cercle, qu'il rejette d'un geste distrait, discret, si près de ce qui en trait d'une courbe, le rend un peu parfois fourbe, sans morale, sans loi, bref, sans tourbi à tourbillon, sans orgue d'organisation, sans transition il s'iraisonne, devient sombre et prend la forme, du carbone, de charbon, ce rions numéro 8, au doublon d'un billard de lune...

voilà voilà pourquoi rien ne se passera dans le tome 5, si j'en crois mes immédiatetés tout-à-fait actuelles, alors l'auteur vous laisse en compagnie d'un zanthrope pas trop terni, mais quand même bien gris, puisque c'en est trop de la magie qu'il ne veut qu'assombrir d'un goût de lèvres à gémir

## ***mad jigg zanthrop***

il est fou le zanthiste, trop piste de trou de poules mouillées en nids de nœuds dénigrés un peu, alors que lait de coco l'est loco complètemomo, le znthropo, et il rend verset de ce zaide qu'on lui a porté comme une croix de crus si fiés de crucrucru les croisillons des bervicrucistes, non, sans piste, de ski, de formule, hein ? qui a gagné ? un troupeau de freins ? bon, bin ces écervidés seront enfin dans la droite gaucherie lorsqu'ils se seront serrés la main, enfin les, mais d'une unicité cordial, de gauche à droite cette fois, pas pour la joue du znthrp, qu'il tend à une bise tendre, non, c'est de la main du léviathan, qu'on attend que l'autre se serve, comme celle d'un titan à la réserve du tyran, mais pour

quoi tout s'observe, oui, tout se sait, tout non, quoi, mais suffisamment, parce que le gros poisson, avec son œil de poisson, le znprht, il est ce monde pas tout-à-fait décapité de raison à peau calibrée, sur l'olympes il entend gravir, le znproth, l'humanité puisque de la maudire, il voudrait se reposer, mais pas comme ça d'un claquement de doigts, non, plutôt de raison, appliquée, de bon aloi, dans ce qui fait passion et loi de la scarification de nos épingles à nourrices, qu'un orifice de bureau aurait laissé percer pour passer les fils d'un ordinateur non mais, à qui ordonne-t-on vraiment quoi ? car il a dit qu'il traverserait les cieux lorsque ceux-ci seraient assez creux d'opacité pour laisser entrevoir les yeux, ceux qu'ul... mais il s'en fout le zporothrn, de la métaphysique, alors il va baisser son fric pour rester ascétique, et puis en dépit des tenues de broc de ses frasques humanitaires, il va qmm presque rester auprès d'une veilleuse, celle qui bat les cartes, qui vit de gens chiants, celle qui est ni de chez vous, mais celle qui non ne nie de chez-moi, puisque cette veilleuse oui, tourne l'atome des artistes à litotes, plantées au bâton dans la neige d'un montrouge de catcheup, dégoulinure de mes moisissures emmitouflées, je souffle, sur ma pensée, pour qu'elle s'évapore avec le zpornthr, mais non, avouons, qu'il ne lui manquerait plus que la mort pour se destituer de son humanité ? eh bien... pas si sûr...

## *monsieur sinche*

il est là posé, presque pas bougon

le singe, un truc sur un rocher, posé comme une grosse araignée pleine de poils mais avec moitié moins de pattes que presque plus de barbe sans mousse de tache, et des yeux un peu plissés par l'affligeante quiétude qu'un rocher permet quand il est moussu à souhait, et de vertus, le singe est là, posé... bref

pis là il sent un picotement dans le flanc, d'un coup comme ça, ça lui pique vraiment méchant, et il sort d'un état un peu apathique d'un sursaut douloureux, spirovolté mais surtout inconsideré d'un point de vue du rôle planificateur de toute raison qui ici, ne lui indique à agir de présence aucune autre réaction que la spontanéité face à l'imprévu... bref

donc il sursaute, et en plein sursaut, la raison revient ; quoi ? que ? causes, effets... pis tout ce qui s'ensuit n'est que l'inéluctable, alors donc, un début de réaction à la réflexion, qu'est-ce qui picote violemment ? perception : c'est mou comme du chewing-gum, extrêmement rapide et par minusculeté, c'en est venu à lui rebondir sur le flanc, douloureusement... bref

il est là il sursaute toujours, disons même qu'il va atteindre l'apogée de son saut sur le saut lui-même, le sursaut merde quoi il y pense deux secondes le singe, que en fait, on le chasse ; oui, lui qui aime lancer des haricots sur la tête des chacals, des cailles ou des poulets encore dans l'œuf sur les serpents à collerette, des hiboux sur la ciboulette, ou inversement... bref

un petit coup de rêve, comme ça, pour dire que non, il n'est plus tant dans le sursaut que dans l'attente patiente et stoïque, de l'inéluctable impuissance d'une trajectoire aérospatiale de type : réaction de sursaut par douleur identifiée à la seconde actuelle comme étant un rapide chewing-gum, potentiellement chasseur depuis donc une quelconque entité de vie tendant à acter ainsi... bref

les yeux du singes, sont-ils quelle couleur, se déportent pendant qu'il sursaute, et oui, ils ne sont pas encore arrivés à destination de l'objet de leur recherche... on va dire que quelque part, y'a pas de regard dans ce clin de cil, de paupière, ce clin d'œil en déportation, à la quête de l'origine d'une réaction, son réflexe, un sursaut... bref

il cherche le danger, dans cette courte histoire, le singe, car il s'est senti piqué et que normalement, ce genre de désagréments, à hauteur de la douleur ressentie, peut tout-à-fait le légitimer dans son sentiment d'agression relevant ainsi son état d'alarme à ce niveau : situation de danger... bref

et puis tout se passe très vite, un étrange hominidé à chapeau et loupe de cuir s'arrive avec un fusil qui dégomme de la tranchaille à coup de bubble gumd down pufpuf lobotomik razor, et les billes fusent et picotent le derrière du singe qui, affolé, désorienté, à peine en train de sursauter à nouveau, eh bien subit une demi-seconde qui abrège une temporalité incarnée ; et le voilà qu'il a les mains liées par un nœud, et qu'on le trimbale jusqu'au bout d'une corde...

bref

## - VIII -

### *derrière la trace du vent*

#### 01 - lance

Au loin se succèdent les plans.

Plus mon regard se perd dans l'opacité presque trop nulle de l'atmosphère, et plus les montagnes me semblent claires. Illuminées par ce soleil de matin, elles se débattent, immobiles, dans l'humidité qui s'évapore. Le rayonnement doré point de quelque horizon, qu'une main d'indien n'a pas besoin

de venir obscurcir sur mes capteurs oculaires ; je règle la luminosité de l'image, la balance des couleurs, l'équilibre de l'exposition, l'iso, bref... en fronçant les sourcils, j'admets qu'au loin, les vallées et les cols, les pics de monts, les faces ouest des reliefs, se découpent par magie dans ma reconstruction interne de la spatialité d'un environnement étrangement plat sur les photos qui défilent comme le film de ma réalité, ces images en deux dimensions à l'espace infini, et les montagnes, elles aussi infinies, qui se succèdent comme autant de plans de la perspective reconstruisant les trois dimensions, vastes, de cet horizon. Tout mon émerveillement de l'instant tient, je crois, en la beauté équilibrée, le rêve visuel idéal, de ce que j'associe à une paisible nature, en droit de pulser comme elle n'a jamais palpité, de mémoire d'anthropoïde.

Un chiffre apparaît dans le moniteur des comptes.

26°C

La modification de la teneur du rayonnement doré, par l'avancement de ce début de journée solaire, amène les automatismes de mes logiciels à scripter quelques adaptations corporelles. Augmentation proportionnelle des articulations, afin de gérer la nouvelle pression volumique de mes fluides ; tension réajustée des conducteurs ainsi modifiés ; équilibrage des flux opérationnels de recyclage d'énergie ; je sors doucement de ma nuit, et même si celle-ci, je n'ai pas dormi, je me sens fraîchement réveillé, dynamique et serein dans ma motivation. Observant l'horizon, perché sur ma crête, je me satisfais encore une fois de l'inéluctable état présent qui caractérise différemment chacun des instants de mon existence. Le vent vient par en dessous ébouriffer mes sensations. Il se crée en aval, sur les champs de blé sec, bulles rondes de chaleur intensifiée, se décrochant à seuil depuis le sol, ou glissant subrepticement contre la pente avant d'entamer une ascension le long des pierres chauffées du matin. L'air s'y manifeste en tant qu'élément dynamique, certes invisible, mais tout au plus assez important pour que se discerne son action transparente ; son déplacement furtif. Quelques oiseaux témoins, des rapaces matinaux, en glissent une réaction en tournoyant de plus en plus haut, enroulant par spirale les bulles d'air chaud des blés afin de s'élever dans l'air plutôt encore tiède de la nuit. Il paraît que l'œil biologique des faucons ne voit pas le vent, et pourtant eux savent s'y envoler, et moi et ma batterie de capteurs sophistiqués, je suis cloué au sol. Alors je les observe, ces oiseaux au bec en croche, profiter de l'effort à leur liberté, et dans l'absence quasi-totale de battements d'aile, monter vers les cieux que jamais il n'atteignent, quoique toujours infiniment plus que je ne le fais. Dans quelques heures tout aura changé. Les rosées du matin se seront asséchées, et le brouillard ne distinguera qu'à peine les horizons assemblés en ce puzzle de plans, succédés les uns derrière les autres jusqu'à courbure de la planète. Et moi sur mon rocher, je me pose encore quelques minutes.

## 02 - fourche

Je l'ai observé avant qu'il ne m'aperçoive.

Il déambulait, hésitant à s'affairer au grignotage de quelques baies traînant là, ou à fouetter l'air d'un rameau arraché. J'ai imaginé un instant qu'il me découvre sous un buisson, et que dérangé dans ma station immobile, je me doive de subir sa réaction. Mais au lieu de cela je me trouvais à l'aplomb d'un rocher posé là sur le plateau, et la terre craquelée, les touffes sèches, l'occupaient bien assez pour qu'il grimpe jusqu'à me voir. Il s'approcha pourtant, forcément curieux du relief monolithique posé en plein milieu d'un environnement résolument plat et horizontal. Alors pour la quiétude transparente de mes ambitions à ne pas me contraindre à me cacher, je me manifeste. Un geste, un

mouvement, un pas. Il sait que je suis là-haut. L'humain me regarde désescalader en tenant ses distances. Lorsque je touche pied sur le sol, il est un peu méfiant mais reste digne et fier, debout là comme si nous nous attendions, et moi par mon étrange forme d'anthropoïde, je pense que je lui évoque assez de différence dans la ressemblance physique, pour qu'il soit frappé d'incompréhension à mon égard.

## 03 - fortune